

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

10

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN } MONTREAL, 6 SEPTEMBRE 1888 { UN NUMERO } No. 22
\$2.50 } 5 CENTS }

LE DRAME CONJUGAL

Troisième Partie du CHEMIN DES LARMES



Monsieur de Miray, vous êtes un misérable, un lâche et un infâme.... (Page 518)

LE DRAME CONJUGAL I

Troisième partie du CHEMIN DES LARMES

J

LE VIVIER

Le château, construit au milieu d'un site des plus pittoresques, ayant des vues admirables, était une très belle et très agréable résidence d'été.

On vantait son parc où se trouvaient, disait-on, les plus beaux arbres de l'Isère.

On parlait aussi du grand Vivier de Verdaine où il y avait une merveilleuse abondance de poissons.

Ce petit lac, qu'une source voisine alimentait et qui avait à certains endroits, plus de trois mètres de profondeur, se trouvait à cinquante mètres environ du château, et il était bordé d'un côté par des roseaux, de très hautes herbes et des massifs d'arbustes divers, très épais, qui s'étendaient jusqu'à la lisière du parc.

On ne permettait jamais aux enfants de jouer de ce côté, bien qu'ils fussent, d'ailleurs, constamment surveillés.

—On ne saurait être trop prudent, disait le comte, un malheur est si vite arrivé !

Mais Georges et Isabelle aimaient beaucoup à voir les poissons qui se promenaient par centaines à la surface de l'eau, au soleil, et ils demandaient souvent à être conduits au bord du vivier afin de jeter des morceaux de pain aux poissons, ce qui les amusait énormément.

La population de la pièce d'eau était assez familière ; les poissons connaissaient les enfants, qui leur donnaient à manger, et dès qu'ils les voyaient paraître, ils arrivaient par bandes sur la rive.

Aussitôt commençaient la distribution des petits morceaux de pain sur lesquels se précipitaient les affamés, se les disputant dans un pêle-mêle, une bousculade indescriptible.

Alors, du côté des enfants, c'était des exclamations, des cris joyeux, des battements de mains, des rires. Et cela durait jusqu'à ce que le dernier morceau de pain jeté eût disparu, enlevé par le poisson le plus fort ou le plus adroit.

Un jour M. de Verdaine était parti immédiatement après le déjeuner pour Grenoble où, avait-il dit, une affaire importante l'appelait ; Paule, triste et songeuse, se promenait dans une allée du jardin.

Son jeune fils, qu'elle avait couché elle-même, dormait d'un profond sommeil, et elle avait laissé Georges et Isabelle jouant ensemble dans une salle du rez-de-chaussée.

Il pouvait être quatre heures et demie.

Soudain, le petit garçon et la petite fille accoururent près de leur mère, ayant chacun un gros morceau de pain à la main.

—Maman, dit le petit Georges, mène-nous donner à manger aux poissons.

—Oui, maman, oui, ajouta la petite fille, montrant son pain.

—Eh bien, mes mignons, venez, répondit la comtesse.

A ce moment, un coup de cloche annonça une visite.

—Mes chers petits, attendez-moi un instant, dit la mère ; si je ne peux pas revenir tout de suite, je vous enverrai Marguerite, votre bonne.

La comtesse s'éloigna, laissant les enfants seuls.

Non loin de là, Miro dormait ou faisait semblant de dormir, étendu sur l'herbe de la pelouse, à l'ombre d'un mélèze.

Mme de Verdaine était appelée pour recevoir deux voisines de campagne, la mère et la fille, elle les trouva au salon où on les avait fait entrer. Après les compliments d'usage et quelques autres paroles échangées, les visiteuses s'étaient assises.

La comtesse ne pouvait pas congédier ces dames brusquement ; elle sonna un domestique et le pria de dire à Marguerite de rejoindre les enfants, qui étaient au jardin pour les conduire à la pièce d'eau.

L'ordre fut transmis à la bonne, qui était occupée dans sa

chambre et qui crut pouvoir ne point se presser de descendre au jardin.

Après avoir attendu un instant, qui dut lui paraître bien long, le petit Georges finit par perdre patience. Il prit sa sœur par la main, et lui dit :

—Viens, viens !

Et tous deux, courant de toute la vitesse de leurs petites jambes, se dirigèrent vers le vivier par une large allée bordée d'ifs taillés en baie.

Ils arrivèrent à la pièce d'eau.

Que se passa-t-il alors ?

Quand Marguerite, enfin descendue de sa chambre, se mit à chercher des yeux les enfants dans le jardin, elle entendit tout à coup de grands cris poussés par le petit Georges. Ces cris venaient de la pièce d'eau ; plus loin, dans le parc, Miro aboyait furieusement, comme s'il eût été à la poursuite d'un lièvre ou d'un lapin.

La domestique, toute frissonnante, redoutant un malheur, s'élança vers le vivier.

Le petit garçon, debout au bord de l'eau et les bras tendus, continuait à remplir l'air de ses cris déchirants.

—Georges, mon petit Georges, où est ta sœur ? lui demanda Marguerite haletante.

—Là, là, répondit l'enfant, montrant l'eau.

La bonne, prise d'un tremblement nerveux, regarda. Mais à l'endroit indiqué, l'eau était troublée, elle ne vit rien.

Joignant alors ses cris à ceux du petit Georges, elle appela de toute la force de ses poumons :

—Au secours, à l'aide, au secours !

Ces cris de douleur et de désespoir traversèrent l'espace, arrivèrent au château et pénétrèrent dans le salon par une croisée ouverte.

La comtesse parlait ; subitement serrée à la gorge, la parole expira sur ses lèvres et, d'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes.

—Oh ! fit-elle, en portant la main à son cœur.

Son visage avait pris une teinte livide.

Elle attendit distinctement ce cri sinistre.

—Au secours !

—Mon Dieu, mon Dieu ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Et oubliant complètement les visiteuses qui s'étaient levées effarées, mais ne comprenaient rien encore, elle se précipita affolée hors du salon et prit sa course dans la direction de la pièce d'eau en jetant aux échos le nom de ses enfants :

—Georges ! Isabelle !

Après un moment d'hésitation, les visiteuses s'étaient élançées sur les pas de la comtesse. Le valet de chambre, la femme de chambre et la cuisinière, sortis en toute hâte, couraient aussi vers la pièce d'eau.

Mais la mère, aiguillonnée par l'épouvante, franchit la distance avec une rapidité vertigineuse et arriva la première au bord du vivier.

—Ah ! madame, ah ! madame ! fit Marguerite en sanglotant et en se tordant les bras de désespoir.

La comtesse avait déjà enveloppé son fils du regard

—Où est ma fille ? s'écria-t-elle.

—Tombée à l'eau !

La malheureuse mère poussa un cri horrible.

—Où, mais où, à quel endroit ? demanda-t-elle.

—Là, madame, là, à cet endroit où l'eau est troublée par la vase.

L'instant n'était ni aux questions, ni aux explications, ni aux reproches.

Sans hésitation, sans crainte du danger qu'elle pouvait courir, ne pensant qu'à son enfant qu'elle voulait sauver, s'il en était temps encore, Paule se jeta à l'eau. Ses pieds s'enfoncèrent dans la vase et il y eut autour d'elle de gros bouillonnements d'eau noirâtre.

Elle avait de l'eau au-dessus de la ceinture ; elle avançait péniblement, creusant la vase, écartant les larges feuilles de

nénuphars, appelant le ciel à son aide, et à mesure qu'elle avançait, l'eau montait, arrivait à sa poitrine, à ses épaules.

Marguerite, à genoux sur la rive, cramponnée de chaque main à une touffe d'herbe, et le corps penché sur l'eau, suivait avec angoisse et terreur tous les mouvements de la comtesse. Si l'une des touffes d'herbe se fût rompue, elle eût perdu l'équilibre et serait tombée dans le vivier la tête en avant.

Tout à coup elle jeta ce cri :

—La voilà !

Il venait, en effet, d'apercevoir entre deux eaux la pauvre petite Isabelle que le pied de sa mère avait sans doute rencontrée sur le fond vaseux et que l'eau violemment agitée faisait remonter à la surface.

Le cri de la domestique fut suivi d'un autre poussé par la comtesse en saisissant des deux mains son enfant qu'elle éleva au-dessus de l'eau.

Le valet de chambre, qui savait nager, venait de se précipiter dans la pièce d'eau, allant au secours de sa maîtresse. La comtesse ne voulut pas lui confier sa fille, mais ne refusa point son aide pour regagner le bord.

Il n'était que temps, car la pauvre mère n'étant plus soutenue par l'espèce de fièvre nerveuse qui l'avait saisie, perdit subitement toutes ses forces. L'enfant fut enlevée de ses bras par Marguerite et ce fut avec beaucoup de peine et de difficultés que le valet de chambre et les personnes présentes parvinrent à retirer la comtesse du vivier. Elle était à demi évanouie.

A ce moment arriva Miro, ayant à la gueule un lambeau d'étoffe qu'il laissa tomber sur le gazon avant de se précipiter vers la comtesse et la petite fille dont, tour à tour, il se mit à lécher les mains et le visage, en faisant entendre de sourds gémissements. On lui ordonna de s'éloigner ; il obéit en baissant tristement la tête.

La cuisinière seule avait vu entre les dents de l'animal l'espèce de chiffon, et n'y avait pas fait autrement attention. Du reste, sur un ordre de Mme de Linans, l'une des visiteuses elle était tout de suite partie en courant pour aller chercher le médecin du village.

Cependant on avait pu remettre la comtesse sur ses jambes. Elle était toute grelottante et ne cessait pas de gémir et de pousser des plaintes navrantes, en tournant ses yeux hagards vers sa fille, qui ne donnait aucun signe de vie et que Marguerite cherchait à réchauffer de son haleine.

On se mit en marche, la comtesse soutenue par sa femme de chambre et de Mme de Linans.

Marguerite, serrant la petite Isabelle sur sa poitrine, emportait en courant son précieux fardeau.

Mlle de Linans tenait par la main le petit Georges, qui sanglotait toujours.

Miro, à la gueule entre les jambes, le nez sur les talons de son jeune maître, fermait la marche.

Marguerite, aussitôt arrivée au château, s'était empressée de dévêtir l'enfant et de l'envelopper de flanelle pour sécher son corps puis elle l'avait couchée dans un lit et s'était mise à la frictionner. Ni Marguerite, ni la comtesse, ni les autres personnes ne voulaient admettre que la pauvre petite fût morte.

Dans une pièce voisine, la femme de chambre et Mme de Linans donnaient des soins à Mme de Verdraine, qui, folle de douleur et de désespoir, ne cessait de crier :

—Où est ma fille ! Je veux voir ma fille !

Mais comme nous l'avons dit, elle était sans force et comme évanouie, et ne pouvait s'échapper des mains des deux femmes qui l'avaient déshabillée et lui remettaient d'autres vêtements.

Le médecin arriva. Il avait couru, il était haletant, ruisselant de sueur.

Il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la petite fille qu'il laissa échapper un cri de douleur.

Tous les soins étaient inutiles. Hélas ! Isabelle était morte !

Le médecin sortit de la chambre en chancelant et entra dans celle où se trouvait Mme de Verdraine.

—Ma fille, monsieur, ma fille ! dit la comtesse d'une voix étranglée, avez-vous sauvé mon enfant ?

Le médecin resta silencieux et baissa tristement la tête.

—Ah ! ma fille est morte ! exclama la malheureuse mère.

Son immense désespoir eut raison de son extrême faiblesse ; elle se dressa debout, farouche, le regard plein d'éclairs, poussa un cri rauque, déchirant, puis repoussant violemment sa femme de chambre, qui voulait l'arrêter, elle se précipita dans la chambre voisine et se jeta avec une sorte de fureur sur le cadavre de son enfant, qu'elle couvrit de baisers.

Pendant un instant elle se tordit dans d'affreuses convulsions, poussant des cris sauvages, maudissant la vie, appelant la mort.

Tout à coup, elle se redressa, et, droite, raide, s'éloigna du lit en reculant. Sa figure était décomposée et ses yeux avaient une fixité effrayante. On la vit chanceler, battre l'air de ses mains, et la femme de chambre n'eut que le temps de s'avancer pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Sur l'ordre du médecin, on l'emporta et elle fut immédiatement déshabillée et couchée dans son lit.

Une heure après, le comte de Verdraine arriva, revenant de la ville. Il était tout joyeux.

Mais à la douleur empreinte sur le visage des domestiques, à leur air consterné, il eut le pressentiment d'un horrible malheur et devint affreusement pâle.

Mme de Linans, qui guettait son retour, vint à lui. Il ne pensa pas à la saluer.

—Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

—Un malheur, monsieur le comte, un épouvantable malheur ! répondit Mme de Linans avec un effort douloureux.

—Isabelle, Isabelle est blessée ! s'écria-t-il d'une voix sourde.

—Hélas ! monsieur le comte, votre malheur est plus grand !

—Morte ! ma fille est morte !

—Dieu vous l'a reprise, monsieur le comte, c'est un ange de plus au ciel !

Il y eut dans la gorge de Maxime comme un râle ; ses yeux se couvrirent d'un voile épais, ses jambes se dérochèrent sous lui et il tomba sur le sol lourdement, comme une masse.

II

C'EST UN CRIME

Nous ne dirons pas quelle affreuse nuit on passa au château ; le lecteur s'en fera facilement une idée.

Le lendemain, la comtesse Paule était en proie à une fièvre violente, avait les membres comme paralysés et de longs et fréquents accès de délire. La femme de chambre désolée ne quittait pas son chevet.

Le médecin, qui avait passé une partie de la nuit au château, donnant tour à tour ses soins à la femme et au mari, était revenu vers dix heures et n'avait pu dissimuler l'inquiétude que lui causait l'état de la comtesse. Il avait ordonné à Julie, la femme de chambre, de ne pas s'éloigner de sa maîtresse d'un instant et de lui faire boire, de temps à autre, une cuillerée d'une potion calmante qu'il avait préparée lui-même. Le comte dans sa chambre, étendu sur une chaise longue, était dans une prostration complète, il ne voulait voir personne, ne prononçait pas une parole et refusa obstinément de prendre aucune nourriture.

Le soir, cependant, avec de bonnes paroles et en invoquant la raison, le médecin parvint à faire sortir le comte de son mutisme et à le faire manger un peu.

Le surlendemain du terrible drame, eurent lieu les obsèques de la petite Isabelle.

Le comte, le front courbé, sombre, ayant l'air hébété, conduisait le deuil, tenant son petit garçon par la main.

On ne s'étonna point de ne pas voir la comtesse ; on savait qu'elle était alitée et que, peut-être, sa vie était en danger.

La pauvre mère, en effet, était toujours dans le même état. La fièvre n'avait point diminué d'intensité, ainsi que l'avait

espéré le doteur ; elle était comme frappée d'insensibilité et paraissait ne plus avoir conscience de rien.

Un assez grand nombre de personnes étaient venues de la ville pour assister au service funèbre. Parmi ces personnes qui prenaient un vif intérêt à la profonde douleur de M. de Verdraine, se trouvait le procureur de la République, le juge d'instruction et deux autres magistrats.

Après la cérémonie, ces messieurs et quelques autres amis du comte furent reçus au château où une collation avait été préparée à leur intention.

— Mais enfin, demanda-t-on au comte, comment ce malheur est-il arrivé ?

— Je l'ignore encore, répondit-il ; Mme de Verdraine n'est pas dans un état à pouvoir me l'apprendre, et je n'ai pas eu jusqu'ici l'esprit assez tranquille pour interroger mes serviteurs. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la pauvre petite est tombée dans le vivier, que la comtesse est accourue aux cris poussés par la bonne des enfants et s'est jetée à l'eau pour sauver sa fille. Mais, hélas ! Il était trop tard !

— Il y a eu là, évidemment, un manque de surveillance, dit le procureur de la République, et la domestique chargée de veiller sur vos enfants, monsieur le comte, me paraît être bien coupable.

— Aussi vais-je la congédier ce soir même.

— Elle a certainement mérité son renvoi, mais il serait bon je crois, de l'entendre et de savoir ce qu'elle peut invoquer pour se justifier ou tout au moins atténuer sa responsabilité.

— Puisque nous allons procéder ici à une sorte d'enquête, dit le juge d'instruction, je demande à M. de Verdraine de vouloir bien faire paraître devant nous tous les serviteurs du château.

— Soit, monsieur, dit le comte.

Et il sonna.

Le valet de chambre parut aussitôt.

— Ces messieurs, lui dit le comte, désirent interroger Marguerite, Julie, la cuisinière et vous-même au sujet du malheur qui nous a frappés. Allez vite prévenir vos camarades et revenez ici tous les quatre. Ah ! j'oubliais le jardinier et son aide ; priez le cocher de ma part de les aller chercher.

— Oui, monsieur le comte ; mais je dois dire à monsieur le comte que le jardinier et son aide n'étaient pas dans les jardins au moment où le malheur est arrivé.

— Où étaient-ils donc ?

— A la ferme où, par ordre de M. le comte, ils surveillent les travaux de terrassement.

— Oui, en effet.

— Il est inutile alors de faire venir le jardinier et son aide, dit le juge d'instruction.

— Messieurs, reprit le comte, je ne fais pas appeler non plus le cocher et le valet de pied qui étaient avant-hier avec moi à la ville.

— C'est inutile.

Sur un signe de son maître, le valet de chambre se retira, mais pour reparaitre bientôt, suivi de trois femmes.

Marguerite, qui se sentait coupable et comprenait qu'elle allait être chassée, pleurait comme une Madeleine.

Le juge d'instruction regarda le procureur de la République, ayant l'air de lui dire : A vous la parole.

Le chef du parquet comprit et répondit :

— Interrogez, monsieur le juge d'instruction.

Celui-ci se tourna vers Marguerite et lui dit :

— Mademoiselle, veuillez d'abord essuyer vos yeux et cesser de pleurer.

La jeune fille essuya ses yeux, laissa échapper un profond soupir et renfonça ses larmes.

— Bien, fit le juge. Maintenant, mademoiselle, apprenez-nous comment la petite Isabelle est tombée dans le vivier.

— Monsieur, je ne le sais pas.

— Comment, vous ne le savez pas ? Est-ce que vous n'étiez pas au bord de la pièce d'eau avec les enfants ?

— Hélas ! non, monsieur... Ah ! je ne me pardonnerai jamais !... Ah ! je suis bien malheureuse !

— Mais, où étiez-vous ?

— Dans ma chambre, monsieur.

— Vous étiez dans votre chambre, vous aviez laissés seuls les enfants confiés à votre garde ?

— Je ne veux pas chercher à m'excuser, messieurs, répondit-elle d'un ton plus douloureux encore, tous les reproches que l'on peut me faire, je me les suis adressés, je les ai mérités... mais permettez-moi de vous dire comment le malheur est arrivé et pourquoi je n'étais pas avec les enfants pour l'empêcher.

— Nous écoutons, dit le juge.

— Marguerite, dit le valet de chambre, vous savez qu'aussitôt que Mme la comtesse n'en eût donné l'ordre, je vous ai prévenu, dites-le bien.

— Je dirai la vérité, monsieur Louis, je n'ai à accuser que moi-même.

Elle soupira et reprit :

— Messieurs, Georges et sa sœur jouaient dans la salle de billard ; nous étions avec eux, Mme la comtesse et moi ; avec la permission de madame, je montai dans ma chambre pour répondre à une lettre que j'avais reçue le matin, une lettre de mon frère aîné, qui est soldat, en garnison à Saint-Etienne.

Ma lettre était écrite à moitié lorsque j'entendis le son de la cloche ; je me levai, je me mis à la fenêtre et je vis Mme la comtesse dans le jardin et les enfants auprès d'elle. Tranquille, je me remis à ma lettre.

Au bout d'un instant on frappa à ma porte. C'était M. Louis. Sans entrer, il me dit de la part de madame de descendre au jardin où les enfants m'attendaient pour aller avec eux donner à manger aux poissons.

— "Oui, tout de suite, répondis-je.

Mais je crus pouvoir prendre le temps de terminer ma lettre ; je n'avais plus que quelques lignes à écrire. Je l'achevai donc et la mis dans une enveloppe sur laquelle j'écrivis l'adresse.

Voilà ma faute, messieurs, voilà ce qui me rend coupable, car si j'avais obéi immédiatement à l'ordre de Mme la comtesse, le malheur ne serait pas arrivé.

En achevant ces mots, la pauvre jeune fille se remit à fondre en larmes.

On la laissa se calmer un peu, puis sur l'invitation du juge d'instruction, elle continua :

— Enfin, je descendis, trop tard, hélas !... A peine eus-je fait quelques pas dans le jardin que j'entendis, dans la direction du vivier, les cris du petit Georges. La peur me prit, et presque folle, je courus de ce côté : l'enfant était au bord de l'eau, poussant des cris perçants.

— "Georges, où est ta petite sœur ? lui demandai-je.

Avec sa petite main tremblante, il me montra un endroit du vivier et me répondit :

— "Là.

A cet endroit, l'eau était trouble, comme si l'on eût, au fond, fortement remué la vase. Je ne pouvais douter, la petite était tombée dans le vivier. Eperdue, folle d'épouvante, j'appelai au secours de toutes mes forces.

Tout le monde accourut ; Mme la comtesse la première, qui, tout de suite, sans hésiter un instant, se jeta à l'eau.

Marguerite, pleurant toujours, acheva son poignant récit en racontant comment la comtesse avait retrouvé Isabelle, l'avait élevée au-dessus de sa tête et était revenue à bord avec l'aide de Louis, le valet de chambre, qui s'était, lui aussi, jeté à l'eau.

— Il y a là une affreuse fatalité ! murmura le procureur de la République.

— Mais Miro, dit M. de Verdraine, Miro, qui accompagnait toujours les enfants dans leurs promenades, où donc était-il ?

— Au fond du parc, monsieur le comte, où je l'entendis aboyer très fort, répondit Marguerite.

— Là encore, il y a la fatalité, messieurs, dit le comte, car si le chien eût été près de la pièce d'eau avec les enfants, tôt ou tard de la chute de ma chère Isabelle, il l'aurait certainement sauvée !

—A quelle heure madame la comtesse a-t-elle reçu la visite de M^{me} et de M^{lle} de Linans ? demanda le juge d'instruction.

—La demie de quatre heures venait de sonner, répondit le valet de chambre, quand, après avoir fait entrer ces dames dans le salon, j'ai annoncé leur visite à M^{me} la comtesse par un coup de cloche, M^{me} la comtesse est arrivée aussitôt et presque tout de suite m'a chargé de dire à M^{lle} Marguerite de rejoindre les enfants qui attendaient au jardin.

—Combien de temps s'est-il écoulé entre l'ordre de M^{me} la comtesse, que vous avez transmis à la bonne, et les premiers cris : "Au secours !" de cette dernière ?

—Environ un quart d'heure, monsieur.

—Dix fois plus de temps qu'il : en fa' fait pour que la pauvre petite ne fût pas retirée vivante de la pièce d'eau.

Il résultait du récit de Marguerite et des réponses du valet de chambre que les deux enfants, ne voyant pas arriver leur bonne et las d'attendre, s'étaient rendus au bord du vivier, bien qu'ils n'eussent pas l'habitude d'y aller seuls et que cela leur fût absolument défendu.

Mais comment la petite fille était-elle tombée dans le vivier ? S'étant elle approchée trop près du bord et son pied avait-il glissé ? ou sa chute avait-elle une autre cause ?

Après avoir réfléchi un instant, le juge d'instruction appela le petit Georges, qui s'amusait dans un coin du salon avec des soldats de plomb.

L'enfant cessa son jeu, se leva et vint près du magistrat qui, après l'avoir embrassé, l'enferma entre ses jambes. Ensuite, tout en caressant de la main ses belles joues roses, le juge lui dit :

—Petit Georges, tu aimais bien ta petite sœur Isabelle, n'est-ce pas ?

—Petite sœur, je l'aime toujours, répondit le petit avec cette hésitation et ce zéayement si charmant dans le langage des enfants.

—Tu l'aimes toujours ; mais elle est morte.

—Oui, elle est morte.

—Tu ne la verras plus.

—Je ne la verrai plus, répondit tristement l'enfant.

—Elle s'est noyée dans le vivier.

—Petite sœur s'est noyée.

—Dis-moi, mon petit Georges, n'est-ce pas toi qui l'as poussée pour la faire tomber ?

L'enfant regarda fixement le magistrat avec une expression range et devint tout tremblant.

—Ainsi, reprit le juge, en jouant avec ta petite sœur tu l'as poussée et elle est tombée dans le vivier ?

L'enfant pâlit et il y eut dans son regard comme une larme.

—Non, non, répondit-il énergiquement et avec l'accent de colère.

Il ajouta aussitôt :

—C'est l'homme !

Le juge d'instruction sursauta.

Il y eut chez les auditeurs un frémissement qui fut suivi d'un murmure.

—Que dit-il ! exclama le comte, en se dressant d'un bond.

—Silence, messieurs, silence, dit le juge d'instruction avec autorité, de grâce, ne troublez pas cet enfant, laissez-le parler.

Le comte retomba sur son siège, le silence se fit et les yeux fixèrent sur le juge d'instruction et sur le petit garçon.

—Donc, mon petit ami, reprit le magistrat en caressant de nouveau les joues de l'enfant, il y avait près du vivier un vilain homme.

—Un vilain homme, grand, grand...

—Et il t'a fait peur ?

—Oui, répondit l'enfant, les poings serrés et frappant du pied.

—Est-ce que ce vilain homme était méchant ?

—Méchant, méchant !

—Voyons, petit Georges, dis-moi ce qu'il a fait, le méchant homme ?

L'enfant resta un moment silencieux, ayant l'air de chercher ses paroles, puis répondit :

—Le méchant homme a pris petite sœur comme ça (il fit le geste), et bien fort, bien fort, il l'a jetée dans le vivier.

Jamais coup de théâtre habilement préparé n'a produit un effet pareil à celui que produisit la révélation inattendue de l'enfant.

On s'agita avec malaise, les regards se croisèrent, effarés, des exclamations retentirent.

Mais sur un signe impérieux du juge d'instruction, chacun maîtrisa son émotion et tout le monde redevint attentif.

—Ainsi, mon gentil petit Georges, reprit le magistrat, voilà ce qu'il a fait, le méchant homme ; il a pris ta petite sœur et il l'a jetée dans le vivier.

—Oui.

—A-t-il voulu te jeter aussi dans le vivier, toi ?

—Non.

—Après avoir jeté ta petite sœur dans le vivier, le méchant homme a pris la fuite, il s'est sauvé ?

—Il s'est sauvé, répéta l'enfant.

A ce moment, dans la cour, le chien se mit à aboyer, et le petit Georges reprit :

—Miro a couru après le méchant homme pour le mordre.

—Vous venez d'entendre cet enfant, dit le juge d'instruction s'adressant à l'assistance, la petite Isabelle, que nous pleurons, n'est pas tombée accidentellement dans la pièce d'eau, elle a été victime d'un crime, et ce crime ne peut être que l'acte d'une monstrueuse et lâche vengeance contre M. le comte et M^{me} la comtesse de Verdraine.

Debout, blanc comme un suaire et le regard chargé d'éclairs, le comte s'écria :

—Malheur, malheur à l'assassin de mon enfant !

Le juge continua.

—Miro, vient de nous dire le petit Georges, s'est lancé à la poursuite du scélérat ; cela nous explique les aboiements du chien au fond du parc, entendus par Marguerite. Miro a dû être témoin de ce qui s'est passé au bord de la pièce d'eau ; pourquoi s'est-il mis à la poursuite de l'homme au lieu de se précipiter dans le vivier afin de chercher à sauver sa petite maîtresse ? Voilà ce que nous ne saurions dire. Le chien a son instinct particulier, et souvent une intelligence extraordinaire ; mais si bon et si fidèle que soit cet animal, il n'a pas la faculté de raisonner.

Est-ce que l'on voit quelquefois des étrangers, des vagabonds, s'introduire dans la propriété et rôder aux alentours du château ?

M. de Verdraine, absorbé par ses pensées, restant silencieux, le valet de chambre répondit :

—Pas dans le jour, monsieur, ils n'oseraient pas. Mais plus d'une fois, la nuit, des individus, des pêcheurs restés inconnus, sont venus jeter leurs filets dans le vivier. Des braconniers escaladent aussi les murs et pénètrent jusqu'au milieu du parc pour y tendre leurs collets.

L'homme qui nous occupe pourrait bien être un de ces braconniers ou un de ces pêcheurs ; dans tous les cas, ce misérable n'a pas craint, en plein jour, de s'approcher de la pièce d'eau où, certainement, et depuis plusieurs jours peut-être, caché dans quelque massif, il guettait les enfants.

—Marguerite, avez-vous encore quelque chose à dire ?

—Plus rien, monsieur.

—Et vous ? dit le magistrat en désignant la femme de chambre.

—Je ne pourrais que répéter ce que vous avez déjà entendu.

—Et vous, madame la cuisinière.

—J'aurais bien quelque chose à dire, monsieur, mais je ne sais pas si ça en vaut la peine.

—Nous verrons ; parlez toujours.

—C'est donc pour vous dire, monsieur, que j'étais près du vivier avec ces demoiselles et les dames de Linans quand Louis aida M^{me} la comtesse à revenir à bord et que Marguerite prit la pauvre mignonne que nous ne voulions pas

croire morte ; et j'étais si bien là, monsieur, que j'ai aidé de toutes mes forces à retirer Mme la comtesse du vivier

Pour lors donc, et comme Mme la comtesse était encore étendue sur l'herbe plus morte que vive, et poussant des gémissements qui fendaient l'âme, voilà que je vois venir Miro tout courant, et il avait dans la gueule quelque chose que je n'ai pas bien pu voir ; mais il m'a semblé tout de même que ce devait être un morceau de drap ou de toile.

—Mais ceci est d'une grande importance ! s'écria le juge d'instruction. Où est ce morceau d'étoffe ?

—Bien sûr encore à l'endroit où Miro l'a laissé tomber.

—Comment, vous ne l'avez pas ramassé ?

—Ma fine, monsieur, je ne pouvais pas deviner que ça valait quelque chose ce chiffon-là. Et puis, d'ailleurs, je suis partie tout courant pour aller dire au docteur de venir bien vite.

—Vous avez vu le chien lâcher ce morceau de toile ou de drap ?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi l'a-t-il laissé tomber à terre ?

—Pourquoi ? Et pardieu, la pauvre bête, pour venir, tout contrit, tout gémissant, lécher les mains glacées de Mme la comtesse et de notre pauvre petite Isabelle.

Ces paroles si simples, mais en même temps si touchantes, firent venir des larmes aux yeux.

—Retrouverez-vous l'endroit où est tombé le morceau d'étoffe ? demanda encore le magistrat.

—Bien sûr que oui, monsieur, et aussi la chose si, comme je le crois, elle est encore là.

—Messieurs, dit le juge d'instruction en se levant, il nous faut ce morceau de drap ou de toile ; il peut non seulement nous guider dans nos recherches, mais être une précieuse pièce à conviction.

Madame la cuisinière, nous allons aller la chercher ensemble.

—Je vous accompagne, dit le procureur de la République.

—Et moi aussi, dit un autre magistrat.

Les trois hommes sortirent du salon et suivirent la cuisinière qui, passant à travers la pelouse, les conduisit au bord de la pièce d'eau.

III

LE PETIT GEORGES

La cuisinière alla droit à la place où était tombé le morceau d'étoffe. Il était encore là, comme elle l'avait pensé. Elle le ramassa et vint le mettre dans la main du juge d'instruction, en disant :

—C'est ça, monsieur.

—Bien, merci, fit le juge.

Les trois hommes examinèrent la chose.

C'était une bande de drap léger, se terminant en pointe, longue de quarante-cinq centimètres environ, ayant dix centimètres dans sa plus grande largeur, et provenant, à n'en pouvoir douter, d'un pantalon. Le tissu était sale, usé jusqu'à la trame, et il eût été difficile de dire quelle avait été sa couleur primitive.

La déchirure avait été faite de haut en bas, et évidemment par le chien, car on voyait la place où il avait mordu et l'on pouvait compter les trous faits par ses crocs.

Les magistrats remarquèrent aussi sur la bande de drap quelques taches de sang, ce qui indiquait que le chien avait dû arracher un morceau de chair en même temps que la pièce du pantalon.

Par la longueur de celle-ci, on pouvait dire avec exactitude que le chien avait mordu l'homme par derrière et dans le gras de la cuisse.

Les magistrats revinrent au salon avec leur trouvaille qui, comme l'avait dit le juge d'instruction, était une précieuse pièce à conviction.

Enfin, comme il était impossible d'admettre que le petit Georges n'eût pas dit la vérité, et qu'il était surabondamment

prouvé que c'était un homme que Miro avait poursuivi dans le parc, on était absolument certain que la pauvre petite Isabelle avait été victime d'un crime atroce.

Mais quel avait été le mobile de ce crime ?

Le juge d'instruction maintenait que ce ne pouvait être qu'un acte de lâche vengeance.

Le procureur de la République partageait sa conviction.

—Mais, disait M. de Verdraine, je ne me connais pas un seul ennemi.

—Nous verrons, monsieur le comte, nous chercherons, répondaient les magistrats.

En attendant, ce que l'on devait chercher d'abord, et sans perdre un temps précieux, c'était l'homme qui avait commis le crime et qui, selon toutes les apparences, n'avait dû être que l'instrument de cette vengeance à laquelle croyaient les magistrats.

Le procureur de la République se hâta de retourner à Grenoble afin de prendre, le soir même, toutes les mesures nécessaires pour que, dès le lendemain, la gendarmerie des arrondissements de l'Isère fût lancée dans toutes les directions, avec ordre d'arrêter tous les mendiants et vagabonds et même les voyageurs sans papiers, de les interroger et de retenir ceux dont les réponses paraîtraient suspectes.

Avec le procureur de la République étaient parties les autres personnes de la ville qui avaient déjeuné au château. Seul, le juge d'instruction était resté ; il désirait avoir un entretien avec le comte.

La commune de Verdraine, chef-lieu de canton, avait un brigade de gendarmerie. Le juge d'instruction envoya chercher le brigadier, qui vint immédiatement.

—La petite Isabelle, lui dit le magistrat, ne s'est pas noyée accidentellement comme on l'a cru d'abord : elle a été jetée dans le vivier par un homme inconnu, qui n'est peut-être pas encore sorti du canton ; il faut sans retard vous mettre à la recherche de ce misérable. Demain, du reste, toutes les brigades de gendarmerie du département seront mises en campagne.

Le juge fit voir au brigadier la bande de drap arrachée au pantalon par les dents de Miro, lui montra également les taches de sang et lui fit comprendre que l'assassin avait dû être gravement mordu à la cuisse par le chien.

Le brigadier avait compris. Il se retira, et un quart d'heure après, trois de ses gendarmes montaient à cheval et partaient au galop deux d'un côté, deux de l'autre.

Le juge d'instruction se demanda s'il ne lui serait pas possible d'obtenir encore quelques précieux renseignements du petit Georges.

Il serait si important, en effet, de pouvoir donner même vaguement le signalement du criminel.

Le magistrat prit l'enfant sur ses genoux.

—Mon petit ami, lui dit-il, écoute-moi bien et tâche de te rappeler ; voyons, comment était-il, l'homme qui a jeté la petite Isabelle dans la rivière ?

L'enfant resta muet. Evidemment il ne trouvait pas les mots pour répondre.

—Dis-moi, Georges, avait-il de la barbe ?

—Oui.

—Beaucoup de barbe, une longue barbe ?

—Il avait de la barbe, répondit l'enfant.

—De la barbe noire ?

—Oui.

Mais le petit garçon avait prononcé ce mot avec une hésitation qui lui permettait de supposer qu'il n'avait pas bien distingué la couleur de la barbe de l'assassin.

—Georges, reprit le magistrat, tu m'as dit qu'il était grand, l'homme.

—Oui, grand, grand.

Le juge mit l'enfant sur le parquet, debout, et se dressait lui-même sur ses jambes :

—Grand comme moi ? fit-il.

—Oui, répondit l'enfant.

Il ne fallait pas lui demander de dire comment l'homme était vêtu ; il n'aurait pas su répondre et c'eût été le fatiguer inutilement.

Cependant le juge d'instruction voulut tenter une expérience. Il se fit apporter les différents costumes de domestique, de paysan et d'ouvrier qu'on pût trouver dans le château, les communs et chez un fermier du voisinage.

Le jardinier, homme de trente-cinq à quarante ans, d'assez haute taille et qui portait toute sa barbe, une barbe très noire, fut requis pour endosser successivement, sous les yeux du petit Georges, les divers habillements : blouse, paletot, jaquette, gilet long à manches, bourgerons, etc.

Le petit garçon prenait intérêt à voir le jardinier se vêtir et se dévêtir et ne le quittait pas des yeux.

Avec chaque vêtement, le jardinier complétait son habillement en mettant sur sa tête, l'une après l'autre, les diverses coiffures en usage dans la contrée, depuis le chapeau de paille aux larges ailes jusqu'au bonnet de coton.

C'était un spectacle amusant pour l'enfant que ces espèces de déguisements, de transformations ; mais il ne riait pas, il restait au contraire sérieux, grave, comme s'il eût réellement bien compris ce que l'on attendait de lui.

A chaque nouveau costume le juge d'instruction lui disait :

— Georges, mon ami, regarde bien ; est-ce comme cela que l'homme était habillé ?

Où il répondait non, ou il se contentait de secouer la tête.

Le jardinier endossa une veste ronde de velours marron, pareille à celles que portent les montagnards alpins et, à Paris, certains de nos commissionnaires des rues.

L'enfant eut un redoublement d'attention.

— Eh bien, petit Georges, est-ce cela ? lui demanda le magistrat, qui ne perdait pas un mouvement de sa physionomie.

Le petit resta silencieux ; mais ses yeux largement ouverts semblaient se dilater.

— L'assassin devait avoir une veste ronde dans le genre de celle-ci, pensa le juge d'instruction.

Et il fit signe au jardinier de mettre les coiffures.

Cinq ou six chapeaux de différentes formes passèrent sur la tête du jardinier.

L'enfant toujours attentif ne disait rien.

Mais quand le jardinier se coiffa d'une vieille casquette plate, à petite visière, et de velours comme la veste, Georges eut un mouvement brusque et fit :

— Ah !

— Ainsi, mon ami, dit le juge, l'homme avait une casquette.

— Une casquette, répéta l'enfant.

— C'est bien, monsieur, c'est assez, reprit le magistrat adressant au jardinier.

C'était suffisant, en effet, car on ne pouvait vraiment regarder plus à un enfant à peine âgé de quatre ans.

— Si vague qu'ils soient, se dit le magistrat, ce sont des enseignements : homme grand, ayant de la barbe ; doit être vêtu d'une veste ronde et coiffé d'une casquette.

Un instant après, le juge d'instruction se trouvait seul avec M. de Verdraine.

— Maintenant, monsieur le comte, dit-il, nous allons chercher ensemble, si vous le voulez bien, quelles personnes peuvent être soupçonnées d'avoir commis le crime : ou, ce qui est pour la justice exactement la même chose, d'avoir payé un dévouable pour le commettre ; car, ne nous y trompons pas, monsieur le comte, l'homme qui a jeté votre petite fille dans le ruisseau n'est qu'un instrument dans cette grave affaire criminelle.

— Le misérable ! murmura le comte sourdement.

— Oui, misérable... mais non moins misérable est la personne qu'il a servie.

— Vous persistez à croire à une vengeance ?

— Oui. Le crime ne peut pas avoir un autre mobile.

— Mais en admettant l'existence d'un ennemi que je ne connais pas, est-ce qu'il se serait vengé de moi sur une innocente enfant ?

— On sait que vous adoriez votre petite Isabelle ; en s'attaquant à elle on était sûr de vous frapper cruellement.

— Pourquoi ne pas s'être attaqué à moi directement ?

— Parce que, dans leur ardeur à se venger, il y a des gens qui sont lâches.

— Oui, c'est vrai ; mais je ne comprends pas, non je ne comprends pas.

— Ainsi, vous ne voyez pas d'où peut venir la vengeance ?

— Je vous le dis encore, monsieur, je ne me connais aucun ennemi.

— Cherchez bien, monsieur le comte.

— J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

— Il y a des ennemis qui savent dissimuler, se cacher ; comme le reptile, ils rampent et se tapissent dans l'ombre.

— Je n'ai certes pas la prétention de n'avoir que des amis à Grenoble et partout où je suis connu ; mais n'ayant jamais fait de tort ou de mal à qui que ce soit, je ne puis y avoir des ennemis.

— Peut-être faut-il remonter bien loin dans le passé pour trouver l'ennemi que nous cherchons ?

— Il y a quelques années, mon nom a été mêlé à un drame sombre, un drame de sang.

— Oui, oui, je sais, la mort tragique des époux de Reybole...

— J'ai été la cause indirecte de ce funeste événement ; étais-je donc si coupable ? Est-ce que jamais, dans aucun temps, on a fait un crime à un homme d'avoir obtenu certaines faveurs d'une jolie femme ? Mais tout cela est déjà loin, est oublié... D'ailleurs M. et Mme de Reybole n'ont laissé ni frère, ni fils, ni parents pour venger leur mort, croyant en avoir le droit et s'en faisant un devoir.

— Peut-être aviez-vous alors un rival ?

— Je n'avais pas de rival. Dans tous les cas, si ce rival eût existé, il m'aurait à l'époque demandé raison, il n'aurait pas attendu jusqu'à ce jour pour tuer lâchement ma fille.

— Et puis, comme vous le dites, monsieur le comte, cette triste affaire est oubliée depuis longtemps. Enfin, puisque jusqu'à présent nous ne trouvons rien de votre côté, voyons du côté de Mme la comtesse.

— Où voulez-vous, monsieur, que Mme de Verdraine ait des ennemis ?

— Je sais que par son affabilité, sa douceur, sa bonté, Mme la comtesse a acquis de nombreuses sympathies, cependant...

— Lors de son arrivée à Grenoble et dans les premiers temps de notre mariage, Mme de Verdraine a bien fait naître quelques petites jalousies féminines ; mais l'amabilité de la comtesse en a eu facilement raison et bientôt toutes se sont éteintes. Mme de Verdraine a des amis et, comme moi, ne peut avoir des ennemis. D'ailleurs, elle ne va presque plus dans le monde.

— En effet, et l'on s'est étonné de la voir se retirer brusquement de toutes les fêtes, de toutes les réunions.

— Mme de Verdraine n'a jamais aimé réellement à aller dans le monde ; lorsqu'elle prenait part à nos plaisirs mondains, c'était uniquement pour m'être agréable. Mais la maternité impose des devoirs, et, l'année dernière, Mme de Verdraine a pris la résolution de se donner entièrement à l'éducation de ses enfants, près desquels elle trouve ses plus douces joies.

— Je comprends cela parfaitement. Mais voyons encore, monsieur le comte, cherchons avant son mariage.

— Elle avait dix-sept ans lorsque je l'ai épousée ; une jeune fille de cet âge n'a pas d'ennemis.

— Qui sait ?

— Elle était alors ardemment, éperduement aimée par un jeune homme de Saint Amand-les-Vignes, village où elle est née. Mais Mlle Paule Pérard n'aimaient pas ce jeune homme, qui se nomme Etienne Denizot, elle ne l'avait jamais aimé. Si j'en crois ce qui m'a été rapporté, le pauvre garçon faillit mourir de douleur et de désespoir après le mariage et le départ du pays de celle qu'il adorait.

— Ah ! ah ! vraiment ? fit le magistrat.

—Depuis, M. Denizot a eu tout le temps de se consoler.
 —Il est marié ?
 —Jo l'ignore absolument.
 —Qu'est-ce qu'il est, ce jeune homme ?
 —Tout simplement un paysan, un cultivateur.
 —A-t-il revu Mme la comtesse depuis son mariage ?
 —Jamais. Mme de Verdraine n'est pas retournée à Saint-Amand-les-Vignes.

Le juge d'instruction resta un moment pensif.

—Monsieur le comte, reprit-il, ce que vous venez de me dire concernant ce M. Etienne Denizot est à noter. Nous verrons de ce côté.

Cependant le jour approchait de sa fin, et comme le magistrat voulait rentrer à Grenoble, étant attendu chez lui, il prit congé du comte en lui annonçant qu'il reviendrait à Verdraine le lendemain dans la matinée.

Le lendemain, en effet, il arriva au château à dix heures. Il était accompagné d'un greffier. Ces messieurs avaient à examiner le théâtre du crime, à découvrir, s'il était possible, l'endroit où l'assassin avait dû se tenir caché, enfin à chercher si le misérable n'avait pas laissé ou perdu aux alentours de la pièce d'eau ou dans le parc quelque objet pouvant guider la justice dans ses investigations.

Le magistrat apprit au comte que le parquet avait fait diligence, que l'enquête était ouverte et qu'à l'heure où il parlait les gendarmes du département étaient sur toutes les routes, sur tous les chemins.

Les instructions et les détails qu'il avait donnés lui-même au brigadier de Verdraine, avait été transmis par le commandant de gendarmerie à tous les officiers et sous-officiers de la gendarmerie départementale.

Les recherches faites aux abords de la pièce d'eau furent inutiles. On ne trouva aucun objet. Mais on fit cette découverte que l'audacieux scélérat s'était caché en plusieurs endroits, dans les roseaux, les hautes herbes, les massifs et principalement dans les ifs qui bordent l'allée aboutissant au vivier.

Dans le parc on ne trouva rien également.

A l'endroit où le misérable avait escaladé le mur de clôture, il y avait sur les pierres et sur le sol de nombreuses taches de sang, ce qui confirmait, ainsi que le juge d'instruction l'avait déjà dit, que l'assassin de la petite Isabelle avait été grièvement mordu par le chien.

IV

PAUVRE MÈRE

Les gendarmes étaient sur les dents.

La justice cherchait et ne trouvait pas, ne pouvant et n'ayant le droit de soupçonner personne, elle poursuivait dans le vague, péniblement, son enquête qui paraissait ne devoir jamais aboutir.

On avait mis la main de-ci, de-là sur un certain nombre de vagabonds. Quelques-uns avaient été remis en liberté, d'autres étaient passés en police correctionnelle et condamnés à des peines plus ou moins fortes, mais n'excédant pas un mois de prison. Un seul, un récidiviste, qui avait injurié les gendarmes et fait acte de rébellion, avait été condamné à deux ans de détention dans une maison centrale.

Ces malheureux étaient les victimes des mesures de sévérité et de rigueur motivées par un autre, et cet autre le misérable que l'on voulait trouver, échappait à toutes les recherches.

Il avait disparu et semblait n'avoir laissé derrière lui d'autres traces de son passage que la bande de drap enlevée à son pantalon par les crocs de Miro et quelques gouttes de sang.

Un jour, cependant, un garde forestier apporta au juge d'instruction un vieux pantalon qu'il avait trouvé par hasard dans un bois, à une lieue de Verdraine, en donnant du pied dans un tas de feuilles sèches sous lesquelles il était caché.

Le magistrat reconnut tout de suite que ce pantalon était celui de l'assassin. Un morceau d'étoffe manquait à la jambe droite, celui que le chien avait déchiré et arraché. Le juge d'instruction en eut la preuve évidente en ajustant la pièce à la place qu'elle avait occupée dans le vêtement.

Donc, aucun doute n'était possible.

Dès lors on avait le droit de supposer, et cela avec raison, que l'assassin, avant le crime, avait un second habillement caché dans le bois qu'il avait revêtu, après le coup fait, évidemment par mesure de prudence.

Le juge d'instruction avait le pantalon, mais où était celui qui l'avait porté ?

Le pantalon n'avait aucune marque et les boutons d'os, très ordinaires, comme il y en a partout, ne pouvaient fournir aucune indication.

On présenta le pantalon à toutes les maisons de vêtements pour hommes, à tous les tailleurs de la ville et des environs.

Aucun marchand ne put dire où le pantalon avait pu être acheté, aucun tailleur ne reconnut son travail.

L'enquête en était toujours au même point.

Les investigations de la justice ne s'étaient pas arrêtées aux extrêmes limites du département; elles étaient allées jusqu'à Saint-Amand-les-Vignes. Et Etienne Denizot fut singulièrement étonné en apprenant un jour que la police s'occupait de lui, sans le prévenir et sans daigner lui dire pourquoi.

La chose, d'ailleurs, ne dura pas longtemps et ne fit point grand bruit dans le pays.

A la note du juge d'instruction de Grenoble, le parquet de Dijon répondit par une autre note, qui était l'éloge d'Etienne Denizot.

« Le mariage de Mlle Paule Pérard, disait la note, a causé à Etienne Denizot un violent chagrin; pendant plusieurs mois, ses parents et ses amis ont pu craindre qu'il ne perdît la raison ou qu'il ne mit fin à ses jours. Malgré le temps écoulé, sa douleur n'est point encore calmée; il reste fidèle à son amour méconnu, incompris. S'il voulait se marier, il n'aurait qu'à choisir parmi les filles les plus jolies et les plus riches de son canton, mais il a fait, paraît-il, le serment de toujours rester garçon.

« C'est une nature douce, bienveillante et des plus honnêtes. Il jouit d'une considération méritée; il est très estimé et aimé de tous. Il est membre du conseil municipal de sa commune depuis déjà bien des années; il y a un an, le maire de Saint-Amand étant décédé, les collègues d'Etienne Denizot l'ont élu maire à l'unanimité; mais il a cru devoir donner immédiatement sa démission, tout en déclarant qu'aussi longtemps qu'il aurait la confiance de ses concitoyens et que l'on aurait besoin de ses services, il resterait dans le conseil.

« Etienne Denizot est le meilleur des fils; il a une vieille mère qu'il aime et vénère et entoure de soin.

« Ce jeune homme est un grand travailleur, et on le cite comme étant un des meilleurs agriculteurs du département de la Côte-d'Or. Très intelligent, très entreprenant, très hardi et très osé en culture, il se jette hors des chemins de la routine, prend l'initiative d'innovations qui réussissent parfaitement et donnent des résultats superbes.

« Nous pouvons affirmer qu depuis quatre mois Etienne Denizot n'a pas quitté Saint-Amand-les-Vignes et que l'on a pu le voir tous les jours à son travail.

« Du reste Etienne Denizot ne fait jamais que de très courts voyages, lesquels ont toujours pour cause directe son exploitation agricole.

Le brave juge d'instruction de Grenoble, qui cherchait partout la lumière, s'enfonçait de plus en plus dans la nuit. Il finit par se dire un jour :

—Je ne trouverai pas !

Un mois s'était écoulé. L'affaire fut classée, c'est-à-dire en langage de palais, abandonnée.

* * *

Pendant les quinze premiers jours de ce mois qui s'était écoulé en efforts inutiles pour retrouver l'homme au pantalon

déchiré, la comtesse Paule avait été entre la vie et la mort, dans un état voisin de la folie.

Enfin, le médecin qui l'avait soignée avec un dévouement au-dessus de tout éloge déclara que tout danger avait disparu.

Le mieux continua, la comtesse entra en convalescence et ses forces lui revinrent peu à peu.

La secousse terrible qu'elle avait éprouvée et la maladie ne lui avaient rien fait perdre de sa beauté ; mais elle portait sur son visage amaigri l'empreinte d'un chagrin mortel et d'un désespoir infini.

Elle ne pouvait prévoir la destinée qui l'attendait, mais elle sentait que la petite Isabelle avait emporté son bonheur avec elle.

Le comte, lui aussi, avait traversé une crise douloureuse, mais sa constitution robuste avait pu facilement triompher du mal.

Certes, la comtesse n'était guère coupable, on ne pouvait que lui reprocher d'avoir laissé les enfants seuls un instant quand le coup de cloche l'avait appelée ; cependant, au fond de son cœur ulcéré, désillusionné, Maxime accusait Paule de négligence, d'imprévoyance.

Comme nous l'avons dit, le comte, arrivé à la satiété, n'aimait plus sa femme ; il n'en était pas encore à se repentir de l'avoir aimée et épousée, mais déjà il s'en étonnait. La mort d'Isabelle avait complété son désenchantement.

Sans doute il lui restait ses deux fils, et il aurait dû puiser la leçon et la consolation. Malheureusement, par un de ces sentiments bizarres qui ne s'expliquent pas, bien qu'ils soient assez fréquents, le comte préférait les filles aux garçons, et la mort de la pauvre petite lui avait fait comprendre, qu'à elle seule, Isabelle tenait plus de place dans son cœur que ses deux fils et sa femme réunis.

Préférence blâmable et des plus injustes, car Georges et Edouard étaient charmants.

Tant qu'eurent duré la maladie et la convalescence de Paule, Maxime s'abstint de tout reproche et de tout mauvais procédé. S'il n'aimait plus sa femme, il avait encore pour elle le respect qu'on doit à une honnête femme, à la mère de ses enfants.

Quand la comtesse se sentit assez forte pour affronter l'application qu'elle redoutait, mais qu'elle jugeait nécessaire, elle se présenta à son mari tenant ses deux petits garçons par la main.

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix profondément émue, nous avons encore ceux-ci.

—Écoutez-moi, lui répondit-il froidement, je ne veux pas vous le dissimuler, rien ne me fera oublier celle que j'ai perdue.

—Croyez-vous donc, répliqua-t-elle en fondant en larmes, que je puisse oublier, moi ?

—Vous le devez d'autant moins que vous n'êtes pas absolument sans reproche.

—Oh ! monsieur le comte, voilà une parole bien cruelle !

—Pardonnez-la moi, et surtout n'en exagérez pas la portée. Je ne reviendrai plus sur l'épouvantable drame ; mais je dois vous déclarer que si le temps parvient à calmer ma douleur, elle ne parviendra pas à l'éteindre.

Rien au monde, rien, rien ne pourra chasser de mon souvenir ma chère petite Isabelle !

—Ah ! Dieu me garde d'essayer seulement de vous la faire oublier. Si vous avez cette pensée, monsieur le comte, il faut que les sentiments que vous aviez pour moi soient bien changés... Oh ! mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas morte, noyée avec la chère créature !

—Si vous étiez morte, qui eût pris soin de vos fils ?

—Pourquoi ne dites-vous pas nos fils ? Est-ce que vous les repoussez comme vous repoussez leur malheureuse mère ?

—A Dieu ne plaise ! Ma douleur est si grande que sous l'influence mes paroles se trouvent en désaccord avec ma conscience.

—Alors, Maxime, embrassez-les... et... embrassez-moi

aussi, ajouta-t-elle en levant sur son mari ses yeux suppliants et pleins de larmes.

Le comte mit un baiser sur le front de ses enfants, qui se penchaient à son cou.

Mais quand Paule lui tendit les bras en murmurant :

—Et moi ?

Il la regarda froidement, détourna la tête et se retira en laissant tomber cette parole désespérée et désespérante :

—Rendez-moi Isabelle !

Paule s'affaissa lourdement sur un siège. Il s'opéra dans tout son être un épouvantable déchirement, et elle éclata en sanglots.

—C'est fini, fini, gémit-elle, l'illusion m'échappe, il ne m'aime plus... je suis condamnée !... Et me voilà seule !

—Mais non, maman, je suis toujours avec toi, moi ! dit le petit Georges.

—Oh ! s'écria la pauvre femme en pressant ses fils sur son cœur, voilà que je blasphème et devient mauvaise et ingrate ! Mon Dieu, pardonnez-moi !... Mes enfants, mes enfants !... Ah ! vous m'aimerez toujours, n'est-ce, pas mes chers mignons ?

—Oui, oui, maman, répondit Georges en faisant à sa mère un collier de ses petits bras.

—Oh ! oui, maman, répéta le petit Edouard en bégayant.

Cependant le séjour de Verdraine était devenu pénible, aussi bien à la comtesse qu'au comte, et dans la première quinzaine d'août, M. de Verdraine et sa famille rentraient à Grenoble, six semaines plus tôt que les autres années.

A partir de ce moment, la vie de la comtesse Paule fut à peu de chose près celle d'une recluse.

Le comte avait fermé son salon. Plus de déjeuners, plus de dîners. On ne trouva pas cela trop singulier. La mort de l'enfant était si récente et l'on savait quel chagrin en avait éprouvé M. de Verdraine !

Mais comme si toutes s'étaient donné le mot, les femmes qui avaient été naguère les meilleures amies de la comtesse ne s'occupaient plus d'elle, qui avait tant besoin de consolation, de démonstrations affectueuses, que si elle n'eût plus existé.

C'était comme une espèce de quarantaine établie autour de l'hôtel de Verdraine.

Un seul homme, un certain M. de Miray, grand ami du comte, faisait à celui-ci et à la comtesse d'assez fréquentes visites. C'était un homme de quarante ans, très riche, veuf d'une femme qu'il avait rendue malheureuse, et qui, sous des dehors de bonhomie, cachait une âme hypocrite et perverse.

Si M. de Miray se montrait très empressé auprès de la mère si cruellement éprouvée, s'il témoignait tant de sympathie à l'épouse si injustement délaissée, ce n'était pas, disons-le, par véritable intérêt. Ce qui l'attirait à l'hôtel de Verdraine c'était l'amour, ou plutôt ce qui y ressemble, c'est-à-dire le désir.

La beauté de la comtesse Paule et l'abandon où la laissait son mari avaient excité les appétits sensuels de M. de Miray et il s'était juré que la jeune femme l'aimerait.

Depuis plus d'un an, il convoitait la belle Paule et, pour arriver plus sûrement à son but, il s'était fait l'ami intime de Maxime, jouant à son côté le rôle de Méphistophélès auprès de Faust. Et il attendait avec la patience du fauve qui guette une proie que la comtesse fût frappée, au cœur d'une blessure inguérissable, qu'elle fût atteinte dans son amour-propre de femme comme dans ses sentiments d'épouse.

Il croyait la jeune femme frivole, légère, vaniteuse, et il s'était dit :

—Quand l'abandon de son mari tournera au scandale, elle cherchera un consolateur et se jettera dans mes bras.

Ayant dressé son plan, préparé ses batteries, le faux ami poussa le comte à reprendre sa vie de dissipation.

Maxime avait été joueur, de Miray réveilla en lui la passion du jeu que son amour pour sa femme et sa fille avaient endormie.

Il avait été libertin, il fallait le faire rentrer dans la voie des amours faciles, lui faire reprendre goût aux aventures galantes.

M. de Miray s'attacha à cette tâche odieuse avec une persistance et une habileté infernales.

Le comte se laissait bien un peu entraîner ; mais dès qu'il s'apercevait qu'il pouvait aller loin, pensant à sa fille, il s'arrêtait, résistait à son mauvais génie et lui échappait.

La mort de l'enfant était venue porter un maître atout dans le jeu de M. de Miray.

—Vois-tu, mon cher, disait-il au comte, il faut absolument te distraire de ta grande douleur. Oh ! je ne te donne pas le conseil de reprendre la vie de garçon, mais viens plus souvent au cercle, dine avec nous, fait la partie de temps en temps, enfin amuse-toi si tu peux.

—Que dira le monde ? objectait Maxime.

—Le monde dira que tu cherches à faire diversion à ton grand chagrin et il ne te blâmera point.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que M. de Miray disait à M. de Verdraine pour l'éloigner de sa femme et de ses enfants et lui faire oublier tous ses devoirs.

Hélas ! les insinuations perfides de ce dangereux conseiller flattaient trop les mauvais penchants du comte pour qu'il ne les écoutât point.

Il fut d'abord modéré dans ses écarts et sut les cacher à ceux qui pouvaient les blâmer ; mais peu à peu, emporté par le courant, il n'eut plus aucune retenue, il joua follement, se vauvra dans des orgies sans nom et redevint le viveur qu'il était autrefois.

Il restait des journées entières sans voir sa femme et quand il se trouvait avec elle, il s'oubliait jusqu'à lui reprocher sa naissance obscure, sa pauvreté et son ignorance.

Un jour qu'elle hasardait timidement une observation sur les dépenses exagérées qu'il faisait, il lui répondit sèchement.

—Ce n'est pas votre dot que je dépense, vous le savez bien, tâchez de vous souvenir que sur ce chapitre vous n'avez rien à dire.

Elle courba la tête en murmurant :

—Je ne vous parle que pour vos enfants.

—Eh bien, si ils deviennent pauvres, ils se feront vigneron comme votre père.

—Monsieur le comte, dit-elle plus humblement encore, ce que je vous dis, c'est aussi pour le monde !

—Pour le monde ! Et quel monde, s'il vous plaît ? Le mien ou le vôtre !... En vérité, ma chère, continua-t-il avec hauteur, ne parlez donc pas de choses que vous ignorez et sachez bien que le monde du comte de Verdraine n'a rien de commun avec celui de Paule Pérard.

—Monsieur le comte, répondit-elle avec vivacité, votre monde et devenu le mien.

—Vous vous trompez, j'ai pu vous y introduire, mais vous n'y avez pas trouvé place... On vous y a reçue à cause de moi... et c'est tout. Allez, vous êtes toujours restée Paule Pérard, ou, si vous aimez mieux, Fanchon la Princesse... tant pis pour vous.

Et le malheureux sortit sur ce dernier trait, plus cruel peut-être que tous les autres.

V

LA COUPE AMÈRE

Le comte de Verdraine allait fatalement où M. de Miray, son mauvais génie, voulait le conduire, c'est-à-dire à manquer absolument de dignité, à n'avoir plus le respect de lui-même et des autres et à perdre l'estime des honnêtes gens.

M. de Miray avait pour auxiliaire, dans son œuvre ténébreuse et lâche, Mme de Brogniès, qui haïssait mortellement la comtesse Paule.

La belle Piémontaise aimait Maxime depuis des années et s'était même, dans un temps, bercée de l'espoir qu'il l'épouserait. Elle avait su dissimuler sa rage en apprenant le mariage du comte, comme elle avait su cacher sa passion pour l'homme qu'elle voyait lui échapper : et si, dès son arrivée à Grenoble,

elle s'était faite l'amie de la comtesse Paule, c'était afin de mieux saisir, lorsqu'elle se présenterait, l'occasion de se venger de la femme qui semblait avoir pour toujours anéanti ses espérances.

Tout en ayant l'air de se tenir en dehors des coterie malveillantes, Mme de Brogniès avait entrepris une odieuse campagne contre la jeune comtesse. Lancées par la Piémontaise, trois ou quatre de ses amies allaient raconter dans les salons et à qui voulait les entendre, ce qu'était autrefois, à Saint-Amand-les-Vignes, la belle Paule, surnommée Fanchon la Princesse, et son amour romanesque avec le beau et séduisant Maxime de Verdraine.

Ce qu'on fit de gorges chaudes sur la pauvre comtesse ne saurait se dire. Les hommes prenaient bien un peu sa défense, timidement, mais les femmes étaient implacables.

Paule allait à la grand'messe le dimanche, à la cathédrale, avec ses enfants. Elle remarqua que telles et telles personnes qu'elle avait reçues chez elles répondaient à peine à son salut. Des pimbèches de mœurs douteuses ne le lui rendaient même pas.

Un pareil affront ! Qu'avait-elle donc fait ? En quoi avait-elle démerité ?

On savait que son mari la délaissait, qu'elle était malheureuse, et au lieu de la plaindre on l'accablait. Pourquoi ? Parce qu'elle était jeune et que, malgré ses chagrins, sa beauté était toujours sans égale ; peut-être aussi parce qu'elle était une honnête femme et une mère dévouée, et que les plus méchantes n'osaient pas s'attaquer à sa réputation.

Sa réputation ! Dieu sait combien de femmes auraient voulu avoir un prétexte pour y mordre à belles dents.

—Ah çà ! elle ne prendra donc pas un amant, la belle comtesse, dit un jour la femme d'un antiquaire, qui passait pour en avoir eu au moins trois.

—Hé, hé, ça peut venir, répondit une amie de Mme de Brogniès avec un sourire énigmatique.

—Oh ! vous savez quelque chose... allons dites vite.

—Mais je ne sais rien et je n'ai rien à dire. Seulement...

—Eh bien ?

—Seulement, on trouve que M. de Miray va bien souper à l'hôtel de Verdraine.

—Lui ! Mais il est l'ami intime du comte.

—Le fait est que ce serait bien mal... un ami !

Personne, pas même Mme de Brogniès, qui travaillait par son compte, ne savait rien des intentions cachées de M. de Miray ; mais l'insinuation était lancée, elle servirait à des commentaires et, au besoin, à calomnier la comtesse.

Celle-ci était loin de se douter que Mme de Brogniès d'un part, de l'autre M. de Miray, qui se disait son ami sincère et dévoué, conspiraient, nous ne dirons pas contre son bonheur, elle ne l'avait plus, — mais contre sa réputation, contre son honneur.

Par tous les moyens possibles, et toujours sous l'apparence du dévouement et d'un profond intérêt, le faux ami s'efforçait de détacher Paule de son mari, comme Mme de Brogniès cherchait par tous les moyens possibles à s'emparer du comte.

—Je suis furieux, oui furieux, dit un jour M. de Miray à la comtesse.

—Et pourquoi donc ?

—Je viens d'avoir une scène terrible avec Maxime.

—Mon Dieu, mais à quel propos ?

—A cause de vous, chère madame.

—De moi ?

—Oui, je lui ai vertement fait sentir l'indignité de sa conduite envers la femme la plus charmante et la meilleure qui y ait au monde.

—Monsieur...

—Je suis un homme, mais cela ne m'empêche pas de dire que la plupart des hommes sont ingrats et bêtes. Quand ils n'aiment plus une femme, ils se vengent des maladresses qu'ils ont pu commettre pour elle, par des vilénies.

—Vilénies, le mot est dur !

—Je n'en trouve pas un autre. J'ai compris le chagrin du comte, chagrin qui se passe, du reste ; mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'il persiste à s'avouglor sur les causes du malheur qui vous a frappés !

—Hélas ! oui, je sais qu'il m'accuse.

—A tort, comtesse. Mais en admettant que, en effet, cette minute d'imprévoyance qu'il vous reproche si amèrement, si injustement...

—Oh ! oui, si injustement.

—Eh bien, en admettant qu'elle ait été la première cause de l'horrible drame de Verdraine, en quoi votre naissance et votre éducation y touchent-elles ? Ne vous a-t-il pas épousée par amour ?

—Oh ! oui, il m'aimait alors.

—Il savait bien ce que vous étiez, vous ne pouviez le tromper ni sur votre naissance, ni sur votre fortune.

La comtesse laissa échapper un long soupir

—Alors, reprit M. de Miray, de quoi a-t-il à se plaindre ?

—Ah ! il se plaint ?

—Oui, et voilà où est sa sottise. Pourquoi ces récriminations, ces doléances, ces regrets dont il me casse les oreilles et que je ne veux plus entendre ?

—M. de Verdraine n'a peut-être pas tort, monsieur.

—Que dites-vous, madame ! Il a tort, cent fois tort !

—Oui, de m'avoir épousée !

—Non, non, non ! Quel est donc l'homme qui vous eût aimée alors et qui n'aurait pas fait comme le comte ? Vous étiez qu'une simple paysanne, soit ; mais vous étiez jeune, belle et chaste, et votre famille est honorable. Est-ce que la fille d'un paysan n'est pas une femme comme la fille d'un seigneur, la fille d'un financier, la fille d'un bourgeois, la fille d'un gentilhomme !

Vous êtes née dans un village et vous étiez une paysanne, bien, après ! Est-ce que celle-ci, qui est née sous le chaume, n'est pas autant et quelquefois plus que telle autre qui est née dans un palais ? La supériorité de la femme ne consiste pas dans l'argent ou dans un titre, mais seulement dans les vertus qui émanent du cœur.

—Voyez-vous, Dieu, créateur de toutes choses, ayant établi la distinction, des catégories, si vous voulez, entre les créatures humaines qu'il a également faites à son image !

—C'est dans leur misérable orgueil que certains hommes s'imaginent qu'ils sont au-dessus de la masse des autres et d'une manière particulière, et il faut que la mort leur dise, à ceux-là, que ce n'est que le tentable niveau.

—Le reste, il est bien loin, ce temps où l'orgueilleuse noblesse, avec ses ridicules préjugés, englobait dans un suprême mépris tous ceux qui n'étaient pas de race.

—Mais l'homme, madame, la femme la plus parfaite, la plus parfaite, celle qui place au-dessus de toutes les autres, est celle qui aime. L'amour rapproche toutes les distances, et celui qui aime, celle-ci, qui est en haut, élève celle-là ou celui-là qui est en bas.

—Vous le dis, chère comtesse, Maxime a beau être mon meilleur ami, je m'indigne quand je l'entends exprimer le regret de s'être marié et parler de mésalliance.

—Ainsi, monsieur de Miray, le comte de Verdraine en est jaloux ?

—Oh ! et cela je ne peux pas le lui pardonner... Il a l'incompréhensible bonheur de vous avoir, de vous posséder tout entier, et ce bonheur, il le brise... Vous si jeune, si belle, si pleine de charmes, si dévouée à vos enfants ; vous qui devez être adorée comme une divinité, votre époux vous déçoit ! Oh ! le fou, le fou !

—Elle soupira et essuya furtivement deux grosses larmes qui roulaient au bord de ses paupières.

—Comtesse, poursuivit le faux ami, vous cesserez d'aimer ce comte, car il est des outrages qu'une femme ne pardonne pas.

—Mais elle se venge ; vous cesserez de l'aimer et, par sa vengeance, elle aura irrémédiablement perdu son bonheur. Eh bien, ne le plaindrai pas, il aura mérité son sort !

—Encore une fois, il est fou ! Il aura une amante.

—Une amante, dites-vous, monsieur ?

—Oui, il en aura une, s'il ne l'a pas déjà.

—Oh !

—Et il se trompe étrangement s'il espère trouver auprès d'une autre, si belle et si attrayante qu'elle soit, le bonheur pur, sans mélange d'amertume qu'il avait à son foyer.

—Une amante, une amante ! murmura la jeune femme.

—Hélas ! oui, madame la comtesse ; alors sa conduite sera tout à fait scandaleuse et l'on vous plaindra.

—Ah ! on me plaindra ?

—Mais on vous plaint déjà, chère comtesse, et l'on a raison ; on vous plaint et l'on vous admire, car bien d'autres femmes se fussent déjà vengées d'un abandon outrageant.

—Vengée ! comment ?

—Comment ? Mais comme se vengent toutes les femmes.

Paule regarda fixement M. de Miray et ne parut pas avoir compris l'intention des paroles étranges qu'il venait de prononcer.

—Si mon mari ne revint pas à moi, comme je l'espère encore, répondit-elle, je ne sais pas si je cesserai de l'aimer ; dans tous les cas, je reporterai toute mon affection, toute ma tendresse sur mes enfants et ils me tiendront lieu de tout.

M. de Miray pinça ses lèvres, ébaucha un sourire, mais sentit qu'il ne devait pas aller plus loin pour l'instant.

Ces insinuations, qui n'étaient pas les premières, ces blessures faites au cœur de l'épouse et à l'amour-propre de la femme, faisaient énormément souffrir la comtesse, mais ne parvenaient point à ébranler sa vertu.

La jeune femme, cependant, qui avait trop d'honnêteté dans l'âme pour être méfiante, pour constamment soupçonner le mal, et était trop loyale pour croire facilement à la fausseté, à la duplicité des autres, s'était laissé prendre aux faux semblants d'amitié du soi-disant ami intime du comte de Verdraine, lequel était parvenu, comme nous venons de le voir, à lui inspirer une confiance amicale.

M. de Miray, très infatué de sa personne, se trompant sur cette amitié que lui témoignait la comtesse, crut enfin qu'il avait le droit de tout oser.

Il attendit quelques jours, et avec cette audace de l'homme qui est certain de son triomphe, il revint.

Comme toujours, il commença à plaindre la jeune femme, si indignement délaissée et méprisée par son mari, à se répandre en récriminations contre le comte, dont la conduite, disait-il, répugnait à tous les cœurs honnêtes. Puis, subitement, changeant de ton et prenant une figure de circonstance :

—Ah ! s'écria-t-il, si j'avais été assez heureux pour rencontrer une femme comme vous, mais tous les instants de ma vie eussent été consacrés à la rendre la plus heureuse des femmes, à lui prouver mon amour, et elle eût été l'objet de mon éternelle adoration !

Paule, cette fois, s'étonna du langage de M. de Miray, de l'expression de son regard et de l'accent passionné de sa voix ; mais ne pouvant croire encore que cet homme, ami de son mari, eût joué près d'elle un rôle odieux, elle attribua ses paroles à un excès d'amitié.

—Je vous remercie, monsieur, répondit-elle ; mais M. de Verdraine m'a tenu les mêmes discours ; je l'aimais de toute mon âme, j'ai été une épouse dévouée, jamais il n'a eu le droit de se plaindre de moi, je lui ai donné des enfants, et cependant je lui suis devenue indifférente. Il est donc probable que vous auriez fait comme mon mari, monsieur de Miray, puisque la constance des hommes n'existe pas.

—Madame, répliqua-t-il avec chaleur et les yeux brillants, mettez-moi à l'épreuve et vous verrez.

Il se rapprocha de Paule et voulut lui prendre la main.

Elle se recula brusquement, en le regardant avec effarement.

—Monsieur, balbutia-t-elle, vous vous oubliez.

—Non, non. Ecoutez-moi, oh ! oui, écoutez-moi : il faut que vous le sachiez enfin, je vous aime, je vous adore !

—Mais vous êtes fou, monsieur, vous êtes fou !... Oh ! oh ! oh ! Et moi qui vous croyais un honnête homme, moi qui croyais à votre amitié !

—Comtesse, chère comtesse, mon amitié pour vous était sincère, à toute épreuve ; en vous voyant malheureuse, en vous voyant souffrir, un sentiment plus tendre s'est peu à peu emparé de mon cœur. Ah ! ce n'est pas ma faute si mon amitié s'est ainsi transformée en un amour ardent, prêt à tous les dévouements, et ce n'est pas non plus votre faute si vous êtes la plus admirable des femmes, la plus digne d'être adorée !... Paule, chère Paule, croyez toujours à mon amitié, mais croyez aussi à mon amour, qui est le plus grand qu'une femme ait jamais inspiré !

—Monsieur de Miray, dit la jeune femme, qui s'était dressée debout, frémissante d'indignation, vos paroles, adressées à la comtesse de Verdraine, à une mère, sont une insulte !

—De grâce, calmez-vous. Pourquoi cette colère ? Vous ne m'avez donc pas compris ?... Vous êtes belle, adorable, et vous êtes lâchement abandonnée ; je vous aime, je vous adore et je vous le dis, n'est-ce pas très naturel ?

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la comtesse, mais tous les hommes sont donc des misérables !

—Si c'est un crime de vous aimer, répliqua de Miray sans se déconcerter, je suis, en effet, un grand coupable ; mais le plus criminel, le plus coupable, c'est le comte de Verdraine ; s'il ne vous avait pas abandonnée, s'il ne vous rendait pas malheureuse, pauvre victime d'un homme sans cœur et sans foi, je serais resté son ami et le vôtre, et l'amitié m'aurait préservé de l'amour. Si je n'ai pas su résister au charme qui m'attirait vers vous, c'est que ce charme était irrésistible... Et vous m'en faites un crime ! Oh ! comtesse, comtesse !

Hélas ! c'est vous, c'est votre avenir et celui de vos enfants que je voudrais défendre contre les malheurs qui vous menacent, car vous êtes dans une situation plus cruelle encore que vous ne le pensez. M. de Verdraine est riche, sans doute, mais vous savez à quelles dépenses exagérées il se livre ; le malheureux, l'insensé court à sa ruine.

Et puis, ce que je n'ai pas voulu vous dire l'autre jour, je dois vous l'apprendre aujourd'hui : votre mari a une amie.

La comtesse sursauta et le rouge envahit son visage.

—C'est faux ! s'écria-t-elle, c'est impossible !

—Je le voudrais ; mais malheureusement la chose n'est que trop vraie !

—Et vous connaissez la femme que mon mari aime ?

—Oui.

—Son nom !

—Elle a été votre meilleure amie, c'est Mme de Brogniès. Paule laissa échapper un cri rauque.

Puis redevenant très pâle et ayant une flamme dans le regard :

—Je ne vous crois pas, dit-elle, vous mentez !

—Et pourquoi mentirais-je ? fit-il en haussant légèrement les épaules.

—Est-ce que je sais, moi ?

—Ainsi vous ne me croyez pas !

—Non, je ne vous crois pas !

—Et si je vous donnais la preuve que je dis la vérité ?

—Prouvez, prouvez donc !

—Cela ne sera pas bien difficile.

—La preuve, monsieur, la preuve !

—Écoutez : les amours du comte et de la belle Léona de Brogniès sont encore à peu près ignorées, car ils prennent d'assez grandes précautions pour se voir, et c'est tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, qu'ils se donnent rendez-vous.

Vous connaissez la petite propriété de Mme de Brogniès, à six kilomètres de la ville et qu'on appelle le Louvet ?

—Oui.

—Eh bien, souvent, Maxime et elle se rendent au Louvet, séparément et secrètement, et s'y rencontrent.

—Oh !

—Ce soir même, madame, le comte se rendra au Louvet où Mme de Brogniès doit l'attendre.

—Vous êtes sûr ?

—Parfaitement sûr !

—Êtes-vous donc le confident de M. de Verdraine ?

—Non, certes.

—Mais comment savez-vous ?...

—Ceci est mon secret. Je sais et je vous offre le moyen de surprendre les deux amants.

—C'est bien, monsieur, dit Paule froidement et d'une voix oppressée, j'irai ce soir au Louvet.

—Vous me permettrez de vous y conduire, car, voyez, il fait un temps affreux.

—Non, j'irai seule.

—Par ce vent et cette neige ?

—Qu'importe !

—Madame, prenez garde !

—À quoi ?

—À tous les dangers que vous pouvez courir. Laissez-moi vous accompagner.

—Encore une fois non. Je devine certaines de vos craintes ; mais rassurez-vous, je ne ferai pas de scandale ; je veux être sûre, voir de mes yeux, voilà tout. Il est quatre heures... Dans une heure, la nuit sera complète... A quelle heure pensez-vous que le comte se rendra au Louvet ?

—Mais probablement comme toujours, vers sept heures.

—J'y serai avant lui et avant elle.

—Avant lui, peut-être, mais pas avant elle, car elle doit être là depuis ce matin. Comtesse, permettez-moi d'insister : en vérité, vous ne pouvez pas vous risquer seule ainsi, la nuit, sur la grande route.

—Je prendrai une voiture.

—Sans doute ; mais...

—Vous savez qu'à Verdraine je me suis exercée au tir, j'ai mon revolver.

—Vous irez armée au Louvet ?... Mais quelles sont donc vos intentions ?... Décidément, comtesse, j'ai eu tort de tout vous dire.

—Peut-être, mais le mal est fait.

—Votre calme et la résolution que je lis dans vos yeux m'ont fait trembler.

—Ah ! ah ! je suis calme, et pourquoi ne le serais-je pas, dites, monsieur de Miray ? De quoi s'agit-il, après tout ? Je constate la trahison d'un mari, voilà bien un fait nouveau !... Il est vrai que la femme légitime n'a rien à se reprocher et que l'autre femme, il n'y a pas longtemps encore, accablait de démonstrations d'amitié et de dévouement l'épouse trahie... Eh bien quoi ? A quoi doit servir l'amitié, sinon à masquer les infamies ?

Et puis, enfin, de quoi ai-je à me plaindre ? Qu'est-ce que j'étais ? Une pauvre paysanne. Qu'est-ce que me doit M. de Verdraine ? Rien.

Tout en parlant ainsi, Paule s'exaltait, malgré les violents efforts qu'elle faisait pour se maîtriser ; ses yeux lançaient des éclairs et sur ses lèvres crispées glissait un sourire sinistre. M. de Miray était réellement effrayé.

—Madame la comtesse, dit-il, je ne vous laisserai pas aller au Louvet.

Paule marcha droit à lui.

—Vous ne me laisserez pas aller au Louvet ! fit-elle en scandant les phrases d'une voix saccadée.

—Non, répondit-il résolument.

—Et de quel droit prétendez-vous m'en empêcher !

—Du droit qu'un cœur dévoué comme le mien a de s'opposer aux folies d'une femme aimée.

—Ah ! c'est vrai, prononça-t-elle avec un accent singulier, j'oubliais que vous m'aimez.

—Vous n'en doutez pas au moins ?

—Non, certes... Mais quel moyen prendrez-vous pour m'opposer à ce que vous appelez ma folie ?

—Je fais tout simplement appel à votre raison ; écoutez les sifflements du vent, regardez la neige qui tombe.

La comtesse haussa les épaules.

—Monsieur de Miray, répliqua-t-elle, voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, je reviens à croire que vous calomniez M. de Verdraine et Mme de Brogniès.

Et elle enveloppa le délateur d'un regard méprisant qui le fouetta comme un coup de cravache en plein visage.

— Vous êtes cruelle, madame, dit tristement de Miray, et vous avez tort de me croire capable de vous tromper. Je redoute, je l'avoue, un scandale inutile dont les suites ne pourraient que vous être funestes, et aussi d'autres dangers que vous pourriez courir. Mais sans qu'il soit nécessaire que vous alliez au Louvet, je puis vous prouver autrement que j'ai dit la vérité.

— Comment ?

— Une lettre que j'ai trouvée...

— Une lettre du comte adressée à Mme de Brogniès ?

— Non, mais une lettre d'elle à lui.

— Montrez-moi cette lettre.

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Eh bien ! allez la chercher.

— J'y vais, madame.

— Je vous préviens que si vous n'êtes pas de retour ici dans vingt minutes, je partirai pour le Louvet à pied, à cheval ou en voiture.

— Je ne vous demande que le temps d'aller jusque chez moi et de revenir.

— C'est bien, j'attends.

M. de Miray sortit.

VI

LA LETTRE

En révélant à la comtesse le secret des relations intimes qui existaient entre le comte et Mme de Brogniès, M. de Miray avait cédé à l'entraînement de la passion et en même temps à un mouvement de colère, en se disant que c'était peut-être le meilleur moyen de triompher de la résistance de l'épouse vertueuse.

C'était une mauvaise action, une félonie ; mais il y a des hommes peu scrupuleux et M. de Miray n'en était pas à sa première trahison.

En disant à Paule que les amours du comte et de la belle Piémontaise étaient encore ignorées, il ne l'avait pas trompée ; il ne lui avait pas menti non plus en affirmant qu'il n'était pas, en cette circonstance, confident de M. de Verdraine.

C'était le hasard, accompagné d'une autre mauvaise action, qui lui avait livré le secret des deux amants.

Le comte, depuis quelque temps, passait une partie de ses nuits au cercle, où il jouait après avoir dîné en joyeuse compagnie.

Trois jours auparavant, comme Maxime était son pardessus, le valet de pied lui remit une lettre arrivée dans l'après-midi.

— Un rendez-vous d'amour, dit en riant M. de Miray.

— Peut-être bien, répondit gravement le comte.

Après avoir lu rapidement la missive, il la remit dans son enveloppe et la glissa dans la poche de son vêtement, mais elle s'arrêta dans un pli, et quand après le dîner le comte remit son pardessus pour sortir, la lettre s'échappa de la poche, glissa sous le vêtement et tomba sur le tapis, sans que Maxime, qui causait avec deux personnes, s'en aperçut.

M. de Miray avait vu, lui ; il ramassa prestement le billet. Quelque fort curieux, il l'allait rendre au comte ; mais il le garda ayant reconnu sur l'enveloppe l'écriture de Mme de Brogniès.

Des qu'il se trouva seul, il lut la missive qui, comme il l'avait pressenti, était un billet doux et des plus tendres, disant à M. de Verdraine qu'il serait attendu au Louvet le jeudi suivant, à sept heures.

Le billet était signé Léona. Il n'y avait pas de doute possible, la belle Piémontaise était l'amante du comte.

— Ah ! ah ! voilà qui est bon à savoir, se dit M. de Miray, la belle veuve n'ayant pu être comtesse de la main droite à moins l'être de la main gauche. Alors, c'est très bien. Ce billet pourra peut-être me servir un jour, je le garde.

.....
Tout de suite après le départ de M. de Miray, la comtesse se rendit dans la pièce où ses enfants jouaient ensemble à sous les yeux de leur gouvernante, femme de trente-cinq quarante ans, qui avait remplacé la jeune bonne congédiée par le comte après le drame de Verdraine.

Paule embrassa les petits garçons avec une tendresse passionnée ; en les serrant fiévreusement contre son cœur. Hélas ! maintenant, elle n'avait plus qu'eux au monde.

Elle revint dans son boudoir, se laissa tomber dans un fauteuil et, la tête dans ses mains, s'absorba dans ses sombres et douloureuses pensées.

Cinq heures sonnèrent à la pendule.

Paule sursauta et se dressa debout.

Il faisait tout à fait nuit, et pendant que la jeune mère était avec ses enfants, Julie avait allumé les bougies dans le petit salon.

La comtesse était très agitée. Il y avait plus de vingt minutes que M. de Miray l'avait quittée et il n'était pas de retour.

— Il ne revient pas, il ne reviendra pas, murmura-t-elle. Soit, est-ce que j'ai besoin de cet homme ? Qu'il ne revienne plus, qu'il ne revienne jamais, c'est ce que je désire... J'irai au Louvet... Ah ! je n'ai peur ni du vent ni de la neige !

Elle sonna.

La femme de chambre vint aussitôt.

— Julie, dit la comtesse, je vais sortir ; il faut absolument que je sorte ce soir, à l'instant ; je pourrais faire atteler un cheval au coupé, mais je préfère une voiture de louage ; dites au cocher, ou à Louis, si le cocher n'est pas là, de m'en aller chercher une ; il y a, je crois, une remise non loin d'ici, près de l'abreuvoir ?

— Oui, madame ; mais je doute qu'un cocher, même en le payant très cher, veuille monter sur son siège par un temps pareil.

— Si l'on ne me trouve pas une voiture, je sortirai à pied.

— Y pensez-vous, madame, sortir à pied, mais ce serait un acte de folie ! S'il n'y avait que la neige, mais cet épouvantable vent de tempête... il souffle avec une rage... il emporte les voitures, il brise tout, il remplit l'air de gémissements lugubres.

— Peu m'importe ! Encore une fois, Julie, je vous dis qu'il faut que je sorte ; si je n'ai pas une voiture, j'irai à pied. Allez, et qu'on fasse vite ce que j'ai dit.

La femme de chambre se retira.

La comtesse alluma un bougeoir et passa dans son cabinet de toilette où elle mit des bottines, un manteau et un chapeau. Dans le tiroir d'un meuble de sa chambre elle prit un revolver chargé, qu'elle glissa dans la poche de sa robe.

Elle avait le regard farouche ; l'expression de sa physionomie était terrible.

Pourquoi voulait-elle aller au Louvet armée d'un revolver ? M. de Miray l'avait deviné. Si elle trouvait Mme de Brogniès avec son mari, elle avait résolu de tuer Mme de Brogniès.

Elle rentra dans le boudoir et appela de nouveau Julie.

— A-t-on trouvé une voiture ? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Il n'y a pas de voiture, madame.

— C'est bien, dit Paule simplement.

Et elle marcha vers la porte.

Julie se plaça devant sa maîtresse.

— Avec tout le respect que je dois à madame, dit-elle, je ne lui permettrai pas de sortir.

— Ah ça ! Julie, est-ce que vous êtes folle ?

— Je ne crois pas, madame.

— Laissez-moi passer !

— Madame ne sortira pas !

La colère étincela dans les yeux de la comtesse.

— D'ailleurs, continua la femme de chambre, M. de Miray a défendu au cocher et à Louis de vous aller chercher une voiture et de vous laisser sortir.

Paule stupéfiée, fit deux pas en arrière.

—M. de Miray, M. de Miray, prononça-t-elle sourdement, et depuis quand donc M. de Miray donne-t-il des ordres ici ? La femme de chambre n'eut pas le temps de répondre.

La porte du salon s'ouvrit et M. de Miray parut.

—Monsieur, s'écria la comtesse, tremblante et pâle de colère, qu'est-ce que Julie vient de me dire ? Vous donnez des ordres chez moi !... De quel droit, monsieur, et qu'est-ce que cela signifie ?

—Calmez vous, madame, je n'ai pas le droit de donner des ordres chez vous et je n'en ai donné aucun.

—Pourtant, monsieur...

—J'ai seulement dit à vos gens qu'il y aurait du danger à vous laisser sortir.

—Vous n'aviez rien à dire à mes gens, monsieur.

—J'ai cru que dans votre intérêt...

—Oh ! mon intérêt, fit-elle avec un accent plein d'amertume.

—Il n'est pas défendu à vos amis de vous porter intérêt, madame la comtesse, toutefois, si j'ai eu tort, veuillez me pardonner. D'ailleurs, ne vous avais-je pas dit que je pouvais vous éviter la peine de sortir ? Je ne suis pas revenu aussi vite que je vous l'avais promis, parce que j'ai été retenu un instant chez moi par une personne qui m'y attendait. Enfin, madame, voici.

Il tira de sa poche le billet de Mme de Brogniès et le tendit à la jeune femme.

Paule s'en empara précipitamment, l'ouvrit et le parcourut d'un coup d'œil.

Jusqu'à-là elle s'était tenue droite, hautaine, le regard enflammé, ayant la voix brève et sourde, mais devant la preuve de la trahison dont elle était victime, elle se sentit sur le point de défaillir.

Julie la vit pâlir, chanceler et s'approcha d'elle vivement en même temps que M. de Miray.

La comtesse fit un effort puissant pour vaincre son émotion, pour se contenir, et, se redressant, elle dit à Julie d'une voix claire et ferme :

—Retirez-vous !

La femme de chambre obéit.

Alors, Paule, sans faire attention à M. de Miray, dont elle semblait avoir oublié la présence, rouvrit la lettre qu'elle avait tenue froissée dans sa main crispée, et la relut :

Cette lettre ou plutôt ce billet, était ainsi conçu :

“ Mon bon cher Maxime,

“ J'ai pris mes mesures pour nous ménager une belle veillée d'amour. Jeudi, vers midi, je me rendrai au Louvet pour t'y attendre. Fais ton possible pour arriver à sept heures. Nous dînerons assis à côté l'un de l'autre, comme tu le veux toujours.

“ Viens, mon Maxime, viens, j'ai soif de te voir.

“ Tu verras une fois de plus la différence qu'il y a entre les caresses bêtes d'une paysanne et l'amour de celle qui n'a connu que par toi les ivresses du cœur.

“ Ta chérie,

“ LÉONA.”

—Oh ! la coquine ! Oh ! l'horrible femme ! prononça la comtesse d'une voix creuse.

Une seconde fois elle froissa le papier en le serrant avec rage, puis elle s'écria :

—Je me vengerai, oui, je me vengerai !

—Et vous aurez raison, dit M. de Miray.

Paule tressaillit, se tourna vers le traître et le regarda avec une fixité effrayante.

Oui, reprit-il, il faut vous venger et je vous y aiderai.

Et comme elle restait silencieuse, immobile, ayant l'air de l'écouter, il ajouta, baissant la voix, avec l'accent d'un tentateur :

—Comtesse, vous savez comment une femme se venge de la trahison de son mari...

Elle ne fit pas un mouvement, pas un mot ne s'échappa de ses lèvres.

M. de Miray fit deux pas vers elle.

Elle ne bougea pas ; elle était comme pétrifiée.

—Paule, dit le séducteur presque à voix basse, je vous aime, je vous adore, vous le savez.

Même immobilité, même silence.

M. de Miray pensa que pour triompher, il n'avait plus qu'à se montrer audacieux. L'instant était propice, il n'avait pas à craindre d'être surpris par le comte, qui était sur le chemin du Louvet. Il s'approcha encore.

La comtesse gardant son immobilité, il put supposer qu'elle attendait.

L'œil ardent, la face rayonnante, ayant sur les lèvres un sourire de satyre, il la prit par la main en murmurant :

—Paule, je t'aime ?

La jeune femme poussa un cri rauque et bondit en arrière comme si elle eût senti la morsure d'un serpent. Ses yeux ressemblaient à deux tisons. Elle se dressa de toute sa hauteur, et fière, hautaine, superbe d'indignation et de colère :

—Monsieur de Miray, dit-elle d'une voix frémissante, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme, et je vous jette à la face le mépris et le dégoût que vous m'inspirez !

D'un geste impérieux, elle lui montra la porte.

—Sortez, monsieur, sortez ! Et que je sois à jamais délivrée de votre odieuse présence !

Et comme il restait sans mouvement, étourdi, hébété par les paroles qu'il venait d'entendre, et écrasé, sous le regard fulgurant de la femme qu'il avait outragée, elle reprit d'une voix terrible :

—Mais sortez donc, monsieur ! Si vous ne sortez pas à l'instant, j'appelle ici tous mes serviteurs, et devant eux je vous crache au visage et vous fais chasser comme un valet infidèle ! comme un voleur !

Cette fois, M. de Miray fit entendre une espèce de rugissement et s'élança vers la porte. Mais avant de disparaître, il lança à la jeune femme ces mots, dans un grincement de dents.

—Comtesse de Verdraine, un jour vous regretterez amèrement vos paroles !

C'était une menace. La comtesse y répondit en haussant dédaigneusement les épaules et par un regard plein de défi. Mais M. de Miray ne vit ni ce regard, ni le mouvement des épaules, il était déjà loin.

La malheureuse femme, à bout de force, s'affaissa sur un siège et éclata en sanglots.

Elle tenait toujours dans sa main la lettre au papier satiné, au parfum de violette, preuve irréfutable de la trahison de son mari.

Le comte avait une amante, et pour rendre plus sanglant encore l'outrage fait à l'épouse et à la mère, le comte, se moquait de sa femme et permettait à l'autre d'insulter la mère de ses enfants.

Oh ! comme c'était lâche ! Comme c'était infâme !

Son cœur était pris d'un insurmontable dégoût et elle sentait qu'elle ne pouvait jamais pardonner à cet homme qu'elle avait tant aimé !

Oh ! oui, tout était fini, bien fini, pour elle ! Elle était abandonnée, elle n'avait plus d'époux !

Mais ses enfants, mon Dieu, ses enfants ! Que deviendraient-ils !

La malheureuse connaissait maintenant son mari. Elle savait bien que le comte, n'étant plus retenu par les liens de la famille, s'abandonnerait sans frein à ses passions, se lancerait à corps perdu dans une vie de désordres. C'était la ruine, la ruine complète, dans un temps plus ou moins éloigné.

Ses enfants, ses enfants !

N'avait-elle donc plus rien à faire, plus rien à tenter pour retenir leur père auprès d'eux ?

Elle cessa de pleurer, de sangloter, se leva ; elle cacha la lettre dans un tiroir, se débarrassa de son chapeau et de son manteau qui la gênaient, le jeta sur un meuble et tomba inerte dans son fauteuil.

Absorbée dans sa douleur profonde, elle laissait s'écouler le temps et l'heure habituelle du dîner était passée depuis long-

temps qu'elle était encore clouée dans le fauteuil, s'effrayant du délire de ses pensées, sondant avec terreur la profondeur de l'abîme qui s'était si subitement creusé sous ses pieds.

Le feu, qu'elle avait cessé d'entretenir, s'était éteint dans la cheminée, le froid du dehors pénétrait dans la pièce et peu à peu l'avait saisie. Elle grelottait, elle ne le sentait pas. Elle était dans un état de torpeur qui la rendait insensible aux souffrances physiques.

Cependant Julie se décida à aller prévenir sa maîtresse que le diner était servi. Elle frappa à la porte du boudoir. N'entendant pas de réponse, elle entra.

Elle vit la comtesse immobile, pâle comme une morte, la tête renversée, les yeux démesurément ouverts et fixes.

—Madame! madame! s'écria-t-elle.

Paule resta dans son immobilité.

Julie s'approcha et s'aperçut alors que sa maîtresse grelottait. Elle lui prit la main, la main était glacée, elle toucha son front, le front était brûlant.

La femme de chambre, de plus en plus effrayée, se jeta sur le cordon de la sonnette.

La gouvernante des enfants et la cuisinière accoururent.

Leur montrant la comtesse, que des frissons secouaient de la tête aux pieds, Julie leur dit :

—Voyez dans quel état est madame; son feu s'est éteint et le froid l'a saisie; elle a une forte fièvre; il nous faut la coucher sans retard et vite aller chercher le médecin.

La comtesse fut conduite dans sa chambre, et pendant que la femme de chambre et la gouvernante la déshabillaient, Marianne, la cuisinière, bassinait le lit.

En enlevant la robe, Julie sentit dans la poche un objet dur et lourd; elle le retira. C'était le revolver.

Les trois femmes échangèrent un regard de surprise.

Paule eut alors la force de parler.

—Julie, dit-elle, mettez je vous prie ce pistolet dans ce tiroir qui est à moitié ouvert.

La femme de chambre obéit et ferma complètement le tiroir.

La comtesse fut mise dans son lit et, interrogée par les femmes, déclara que, déjà, elle se sentait beaucoup mieux.

Le médecin, que Louis était allé prévenir, arriva.

—Ce ne sera rien, dit-il après avoir examiné la malade, une nuit de repos suffira.

On était tranquilisé.

La mère demanda ses enfants. On les lui amena.

Elle les tint longtemps dans ses bras, les couvrant de baisers.

A onze heures, elle s'endormit d'un profond et lourd sommeil.

VII

NOUVELLE BLESSURE

M. de Miray, confus, honteux, était rentré chez lui la rage dans l'âme et frémissant encore en pensant aux paroles violentes dont Mme de Verdraine l'avait flagellé.

Toutefois, ayant réfléchi, il commença à regretter de s'être avancé aussi loin, d'avoir été trop hardi. Disons-le, il était inquiet. En livrant à la comtesse la lettre de Mme de Brogniès, il avait commis un acte indigne d'un honnête homme, et cette indécence pouvait avoir les plus graves conséquences. C'était donc avec inquiétude qu'il se demandait quel usage la comtesse ferait de la lettre. Si le comte était instruit de sa double trahison, comment prendrait-il la chose?

M. de Miray n'était pas un poltron, mais il ne tenait pas à avoir un duel, sachant du reste que M. de Verdraine était de première force à l'épée. D'un autre côté, homme bien posé dans la ville, il redoutait fort un scandale.

Le lendemain, la comtesse se leva à dix heures, elle avait encore un peu de faiblesse, mais la fièvre avait disparu. Elle resta avec ses enfants, causant et jouant avec eux, jusqu'à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire jusqu'à une heure de l'après-midi, car on attendait le comte, qui ne rentra pas.

Après le repas, qui ne fut pas long, car la comtesse toucha à peine aux mets qui furent servis, elle resta encore avec ses enfants. Il semblait qu'elle ne pouvait plus les quitter d'un instant, comme si elle eût eu peur qu'on ne les lui enlevât.

Elle attendait toujours son mari, mais vainement.

Ce fut seulement le lendemain matin, vers onze heures, que M. de Verdraine reparut.

La nuit d'amour, ménagée par Mme de Brogniès, s'était augmentée du jour qui l'avait suivi et doublée d'une seconde nuit. Il y avait tant de neige sur les chemins et l'on se trouvait si bien au Louvet!

Le comte avait la figure fatiguée, les yeux battus, enfin paraissait harassé. Sans demander de nouvelles de ses enfants et de sa femme, il monta dans sa chambre pour faire sa toilette, changer de vêtement.

Quand on le prévint que le déjeuner était servi, il était habillé; il descendit à la salle à manger, dit à sa femme "bonjour" froidement, donna une petite tape à chacun des enfants sur la joue, et se mit à table.

Le déjeuner fut silencieux. Paule ne voulait pas parler, Maxime ne trouvait rien à dire; il ne songea même pas à s'excuser de son absence; il lui aurait fallu trouver un mensonge pour la justifier. Peut-être redoutait-il quelques questions; mais ce n'était pas devant les enfants et Louis, qui sortait et rentrait à chaque instant, que la comtesse pouvait provoquer une explication.

Aussitôt après avoir pris son café, le comte sortit pour se rendre au cercle où on ne l'avait pas vu depuis deux jours. Il y entra gaiement, ayant sur les lèvres le sourire d'un homme heureux.

—Il ne sait rien, se dit M. de Miray, la comtesse n'a rien dit et ne dira rien.

Rassuré, il marcha à la rencontre du comte. Ils se serrèrent la main.

—Savez-vous, cher ami, dit M. de Miray, que nous commençons à être inquiets; deux grands jours sans qu'on vous voie... Que diable avez-vous pu faire pendant tout ce temps?

—Mon cher, répondit le comte, je suis revenu ce matin de Verdraine où une affaire urgente m'avait appelé.

—Très bien, très bien, je comprends maintenant.

D'autres amis entourèrent le comte, des poignées de mains furent échangées et tout fut dit.

A cinq heures, M. de Verdraine rentra chez lui. Il avait dit à ses amis qu'il était un peu fatigué et qu'il n'aurait pas le plaisir de dîner en leur compagnie.

Il trouva Paule dans le petit salon, ayant avec elle ses enfants. Elle tenait le petit Edouard sur ses genoux, et Georges se roulait à ses pieds sur le tapis.

—Charmant tableau! c'est très bien, fit le comte.

Il s'assit dans un fauteuil, ouvrit un journal qu'il avait à la main et se mit à lire.

La comtesse se leva et sonna la gouvernante. Celle-ci parut, et sur un signe que lui fit sa maîtresse elle amena les enfants.

—Pourquoi les renvoyez-vous? demanda le comte en levant la tête.

—On ne peut pas empêcher les enfants de faire du bruit, répondit-elle, ils vous auraient troublé dans votre lecture.

Le comte, sans répliquer, se renfonça dans son fauteuil et reprit sa lecture.

Au bout d'un instant, Paule, qui l'observait du coin de l'œil, s'aperçut que sa tête tombait sur sa poitrine, que ses yeux se fermaient malgré lui, qu'il avait beaucoup de peine enfin à résister au sommeil.

Elle étouffa un soupir.

Lui s'assoupissait, mais ainsi qu'il arrive quand on sommeille sans que la tête ait un appui, Maxime sursauta par suite d'un vacillement de sa tête, rouvrit les yeux, se redressa brusquement, changea de position, se secoua et s'aperçut que sa femme avait les yeux fixés sur lui.

—Les journaux deviennent de plus en plus insignifiants, dit-il, qu'ils soient du département ou de Paris; la politique

est écœurante, les polémiques sont assommantes, toujours les mêmes rengaines ; ce que je lis est insipide, cela m'endort.

Avec un mouvement de mauvais humour, il jeta le journal sur un guéridon.

Après un court silence :

— Vous plaît-il que nous causions un instant ? demanda-t-il.

— Si cela vous est agréable, je le veux bien, répondit-elle.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que nous allons dire ?

— Autrefois, Maxime, une causerie entre nous n'était jamais une chose difficile, ni embarrassante.

— Autrefois, fit-il, c'était autrefois.

— Vous voulez dire que tout est bien changé.

Il ne répondit pas.

— Vous avez été deux jours absent, reprit-elle, ce serait un sujet de causerie de me dire où vous êtes allé et ce que vous avez fait pendant ces deux jours.

— Je suis allé à Verdaine où j'avais à faire.

Paule sourit tristement.

— Pour m'éviter d'être inquiète, répliqua-t-elle, vous auriez pu me prévenir que vous étiez forcé de vous absenter et me parler de l'affaire qui vous appelait à Verdaine. Eh bien, puisque nous causons, dites-moi cela maintenant.

— Vous savez bien que je ne vous parle jamais de mes affaires, répondit-il visiblement embarrassé.

— C'est vrai, vous ne m'en parlez plus ; autrefois tout ce que vous faisiez ou aviez l'intention de faire, vous me l'appreniez et je m'y intéressais ; nous causions ensemble de vos projets, et comme ils étaient raisonnables et bons, j'étais heureuse de les approuver. Mais comme vous le disiez tout à l'heure, Maxime, autrefois, c'était autrefois. Vous ne trouvez plus maintenant que je sois digne de votre confiance ; et pourtant, n'ayant rien fait pour ne plus la mériter, il me semble que la mère de vos enfants y a plus que jamais des droits. Mais, hélas ! vous ne voulez compter pour rien les titres que j'ai acquis auprès de vous. Ah ! vous ne tenez guère les belles promesses que vous m'avez faites avant notre mariage et toutes celles que vous me faisiez après, dans les premières années de notre union ; nous devons toujours être heureux, vous en aviez fini avec les erreurs de votre jeunesse, vous ne vouliez plus vivre que pour votre famille. Si vous êtes toujours heureux comme en ce temps-là, tant mieux ; il n'en est plus de même pour moi, mon bonheur s'est enfui, la douleur m'accab'e et, inquiète pour vous et mes enfants, je redoute sans cesse les malheurs, dont je sens que nous sommes tous menacés.

— Vous êtes ridicule, ma chère, avec vos craintes puérides.

— Mes craintes ne sont pas sans raison, monsieur le comte, et je tremble de les voir trop vite justifiées.

Il haussa les épaules.

— Mais laissons cela, reprit-elle, je sais trop que, maintenant ma voix ne va plus jusqu'à votre cœur. Tout à l'heure vous vous endormiez, malgré les efforts que vous faisiez pour résister au sommeil, c'est l'effet d'une grande lassitude ; qu'avez-vous donc pu faire à Verdaine pour vous être ainsi fatigué ?

— Mais... je ne suis nullement fatigué.

— Votre abattement, l'altération de vos traits disent le contraire. Allez, on ne parvient pas à tromper facilement les yeux d'une femme inquiète, qui voit dans l'avenir s'annoncer des orages... Monsieur le comte, vous n'êtes pas allé à Verdaine.

— Comment, je ne suis pas allé...

— Non, vous n'êtes pas allé à Verdaine.

— Alors, j'ai menti ?

— Vous ne m'avez pas dit la vérité.

— Mais vous êtes folle ! Ah ! prenez garde !

— Le malheur qui est dans cette maison ne peut plus guère être plus grand.

— Ainsi, vous prétendez...

— Vous n'êtes pas allé à Verdaine.

— Oh !

— Et je sais où vous avez passé ces deux jours.

— Vous savez ?...

— Oui. Avant hier soir, monsieur le comte, vous vous êtes rendu au Louvet, où Mme de Brogniès vous attendait.

Le comte resta un instant ahuri et tout décontenancé.

— Qui vous a dit cela ? s'écria-t-il. D'où vient cette calomnie ?

— Hélas ! dans votre intérêt et pour votre honneur, je voudrais que ce fût une calomnie, mais ce n'est que trop vrai.

— Non, c'est faux, c'est faux !

— Monsieur le comte, pourquoi chercher à mentir encore ? Oh ! je comprendrais, si vous regrettiez votre conduite, si vous espériez pouvoir cacher à moi et aux autres l'outrage fait à la mère de vos enfants, si vous ne deviez plus revoir Mme de Brogniès, cette femme odieuse qui, il y a peu de temps encore, jouant ici un rôle lâche et infâme, se disait ma meilleure amie ; mais vous ne regrettez rien, et cette femme éhontée n'a voulu être votre amie que pour vous saisir comme une proie. Je vous connais, vous ne ferez rien pour briser ces nouveaux liens qui vous tiennent, et votre amie ne vous laissera vous échapper ou plutôt ne vous échappera elle-même que quand elle vous aura fait descendre aussi bas que possible. Alors, alors, vous et vos enfants serez irrémédiablement perdus. Pauvres chers petits ! Quel sombre avenir les attend !

Le comte s'était levé et se promenait dans le salon d'un pas agité, fiévreux, le regard farouche.

— Je ne parle plus de moi, je n'ai plus à parler de moi, poursuivit la comtesse, vous ne m'aimez plus et vous regrettez de m'avoir épousée, d'avoir donné votre nom à une pauvre petite paysanne ; vous me l'avez fait comprendre, je ne compte plus dans votre existence, je ne suis plus rien, c'est déjà comme si je n'existais plus.

Elle suffoquait ; elle s'interrompit et essuya ses yeux pleins de larmes.

Le comte s'était arrêté devant elle, les bras croisés sur la poitrine et la regardait d'une façon étrange.

— Et pourtant, monsieur le comte, reprit-elle, vous n'avez à me reprocher que de vous avoir trop aimé. Ah ! ma tendresse pour vous méritait d'être mieux récompensée.

Mme de Brogniès est une belle femme, c'est vrai ; mais je suis belle aussi, moi, et plus jeune qu'elle ; et puis vous devriez voir en moi autre chose encore que ma jeunesse et ma beauté, vous y devriez voir la mère...

Malheureusement, je ne suis que la fille d'un paysan et Mme de Brogniès est la veuve d'un baron.

Rien n'a pu effacer ma tache originelle, pas même ma maternité, puisque pour vous ce n'est rien d'être mère. Eh bien ! soit, je ne suis rien, méprisez moi, puisque vous croyez en avoir le droit ; mais au nom de Dieu, monsieur le comte, pensez à vos enfants, à Georges et Edouard qui portent votre nom.

Je ne vous demande pas de revenir à moi, on ne demande pas l'impossible ; aucune illusion ne m'est plus permise, je n'ai plus rien à espérer ; je suis condamnée, je subirai mon sort. Mais vos enfants, vos enfants, monsieur le comte ! Ah ! qu'ils ne soient pas abandonnés, eux, qu'ils ne perdent pas leur père ! Songez que vos fils seront un jour les gardiens de l'honneur de votre nom, et que c'est vous qui devez leur apprendre à être digne des marquis de Verdaine et des barons de Bressac.

Le comte restait dans une immobilité complète ; mais ses traits s'étaient affreusement contractés et ses prunelles avaient des lueurs fauves.

— Je vous en prie, monsieur le comte, poursuivit la pauvre femme, ne prenez pas en mal ce que je vous dis ; ce ne sont pas des reproches que je vous adresse, c'est un cri d'angoisse qui vient de s'échapper de mon âme et que je n'ai pu retenir. Je ne parle pas pour moi, vous le voyez, mais dans votre intérêt et celui de vos enfants. Pendant qu'il en est temps encore, réfléchissez, rentrez en vous-même, regardez où vous allez ; appelez à votre aide votre fierté, votre dignité et, s'il le faut, la rigidité des principes de vos grands-parents dont la mémoire sera toujours vénérée ; de grâce, monsieur le comte,

r'attendez pas que par suite de quelque scandale, qui me paraît inévitable, vous ayez perdu l'estime du monde... de votre monde, ajouta-t-elle en appuyant sur les mots.

Elle se tut.

—Vous avez fini ? dit le comte d'une voix creuse.

—Oui.

—Je pensais que vous en aviez pour une heure encore. Je vous ai écoutée avec patience, bien que je n'éprouvasse pas un plaisir infini à vous entendre.

Recevez mes félicitations, madame, continua-t-il d'un ton ironique ; vraiment, quand le sujet vous convient, vous ne manquez pas d'une certaine éloquence ; la baronne de Bressac ne m'a jamais fait un aussi long sermon, même quand elle enfourchait son dada des grands jours.

Mais tout cela ne m'a pas appris ce que je désire vivement savoir : Qui vous a dit que j'étais allé au Louvet ? Qui vous a dit que Mme de Brogniès était mon amante ?

—Du moment que je sais, que vous importe que je vous dise comment j'ai su ?

—Cela m'importe beaucoup, madame.

—Alors, vous voulez absolument...

—Oui, je veux...

Paule tira du corsage de sa robe le billet accusateur et le tendit au comte, qui le lui arracha pour ainsi dire de la main.

—Ce papier m'a tout appris, dit la jeune femme.

Un coup d'œil jeté sur le billet avait suffi au comte pour lui faire comprendre qu'il lui était impossible de nier.

Il se mordit les lèvres.

—Comment cette lettre est-elle tombée entre vos mains ? demanda-t-il d'un ton bref.

—Comment ?

—Oui, comment ?

—Je l'ai trouvée.

—Trouvée ? Où ?

—Evidemment où vous l'avez perdue.

Le comte se mordit de nouveau les lèvres.

Il se rappelait que ce billet, reçu au cercle, il l'avait mis dans la poche de son pardessus ; il croyait l'avoir placé ensuite dans son portefeuille ; il s'était donc trompé, c'était une autre lettre, sans aucune importance, qu'il avait serrée dans le portefeuille.

Tout s'expliquait : le malencontreux billet était tombé de sa poche dans sa chambre, dans la salle à manger ou le salon, et sa femme l'avait ramassé. Il avait manqué de précaution.

Au lieu de courber son front devant l'épouse sans reproche qu'il avait mortellement outragée, devant la mère de ses enfants, une fille de paysans, mais infiniment plus grande et plus noble que lui, il se redressa avec hauteur, et la regardant d'une façon insultante :

—Eh bien, oui, lui dit-il brutalement et avec un cynisme revoltant, j'aime Mme de Brogniès ; après ? Je ne vous aime plus, j'en ai pris une autre, cela devait être.

La malheureuse poussa un sourd gémissement.

—Tout est perdu ! murmura-t-elle.

—Ah ! ah ! reprit-il, vous étiez bien heureuse d'avoir cette preuve entre les mains, et vous pensiez sans doute vous en servir contre Mme de Brogniès.

Il déchira la lettre en plusieurs morceaux qu'il jeta au feu en disant :

—Cette preuve, elle n'existe plus !

—Oui, monsieur le comte, répondit Paule d'un ton douloureux, mais ce qui reste, ce que rien ne détruira, c'est la blessure profonde que vous m'avez faite au cœur.

—Elle guérira, répliqua froidement le misérable.

Paule hochait la tête et lui lança un regard de pitié.

—Écoutez-moi, madame, reprit-il, j'ai encore quelque chose à vous dire.

—J'écoute.

—Il y a longtemps que je ne vous aime plus, et même j'en suis à me demander si je vous ai réellement aimée.

—Mais, monsieur, s'écria la jeune femme indignée et en se dressant debout, il fallait me laisser où vous m'avez prise !

—Oui, sans doute ; mais je ne vous ai pas laissée où vous étiez et nous avons l'un et l'autre le droit de le regretter. Avec votre permission, je reviens à ce que je veux vous dire : il faut que vous le sachiez, si Isabelle, si ma fille eût vécu, bien que ne vous aimant plus, je ne me serais jamais éloigné de vous ; Isabelle était le lien qui me retenait au foyer de la famille, le lien, l'unique lien qui m'attachait à vous.

—Mais Georges, mais Edouard !

—Ils ne remplacent pas Isabelle. Jo vous le répète, si ma fille eût vécu, elle m'aurait retenu auprès d'elle, et jamais, jamais, vous entendez, ni Mme de Brogniès, ni aucune autre femme n'aurait été aimée de moi.

Sur ces mots, le comte regarda fixement sa femme, comme pour juger de l'effet produit par ses odieuses paroles, puis sortit du salon.

La malheureuse comtesse retomba sur son siège ; appuyant sa main sur son cœur, elle murmura :

—Il ne m'aime plus et il se demande si, autrefois, il m'a réellement aimée... Moi, je l'ai aimé, beaucoup aimé, et je me demande si, réellement, je l'aime encore !

VIII

PENSÉES

Trois jours après la scène lamentable, révoltante, que nous venons de raconter, scène où le comte de Verdraine, non moins lâche que vil, avait montré à nu toutes ses laideurs morales, on apprit que Mme de Brogniès allait quitter Grenoble.

La belle Piémontaise était appelée en Italie, à Turin, disait-elle à toutes ses amies, par une parente infirme et âgée, dont elle était l'unique héritière, et qui la réclamait depuis plusieurs mois déjà.

Mme de Brogniès, en effet, faisait ses préparatifs de départ, recevait les personnes qui venaient lui dire adieu et paraissait très affectée de s'éloigner d'une ville qu'elle aimait, où elle avait de précieuses amitiés.

Enfin, après avoir congédié ses trois domestiques, elle se mit en route pour l'Italie, et trois ou quatre jours après son arrivée à Turin elle écrivit à deux de ses plus intimes amies de Grenoble pour leur faire savoir qu'elle avait fait un bon voyage, que sa santé ne laissait rien à désirer et que son arrivée avait causé une joie folle à sa vieille parente. Elle se trouvait bien en Italie ; mais elle pensait constamment à ses chères amies de France, qu'elle ne reverrait de longtemps, hélas ! car sa vieille parente voulait absolument la garder près d'elle, et elle n'était pas sans tristesse en disant qu'une longue année s'écoulerait peut-être avant qu'elle puisse revenir à Grenoble.

Entre le comte et la comtesse de Verdraine, la rupture était complète.

Paule, qui pensait constamment au sort réservé à ses enfants, souffrait horriblement, mais ne faisait plus aucune tentative pour ramener son mari au sentiment de ses devoirs. Elle avait échoué plusieurs fois et savait que, quoi qu'elle fit, elle échouerait encore. Ne pouvant plus conjurer le malheur, elle était résignée.

Elle ne voyait plus guère le comte. Tous les jours il dinait au cercle ou ailleurs. Il rentrait n'importe à quelle heure de la nuit, se couchait, dormait ou ne dormait pas, se levait le matin selon son bon plaisir, faisait sa toilette et s'en allait, sans plus s'inquiéter de sa femme et de ses enfants que s'ils n'eussent pas existé.

Bien certainement il ne passait pas tout son temps au cercle. Mais que faisait-il ? Que pouvait-il faire ?

Très rarement il déjeunait chez lui ; c'était ces jours-là seulement que sa femme et ses enfants le voyaient ; mais autant eût valu qu'il ne leur fit point la gracieuseté de rester une heure avec eux. Il n'adressait pas une parole à Paule qui, de son côté, ne tenait aucunement à rompre le

glacial silence. Du reste, depuis la scène, les deux époux n'avaient pas échangé un mot, ils ne se parlaient plus.

L'attitude du comte était la même vis à vis des petits garçons ; il ne leur disait rien, ne s'occupait pas d'eux, ne les regardait même pas. On aurait dit qu'il mettait à cela de l'affectation.

Une pareille indifférence révoltait la mère, l'indignait, faisait bondir son cœur, mais elle ne laissait point deviner les déchirements qui se faisaient en elle.

Seulement, quand elle se retrouvait seule avec ses chers petits, elle les prenait dans ses bras et les mangeait de baisers. Elle cherchait ainsi à leur faire oublier l'inqualifiable conduite de leur père envers eux.

L'exaltation de son amour maternel était une violente protestation contre le père indigne.

Certes, Georges et Edouard ne méritaient point cette froide indifférence que le comte avait pour eux. Ils étaient beaux tous deux, très doux, très obéissants, très sensibles, aimants et doués d'une intelligence qui promettait beaucoup.

La jeune mère s'était faite l'institutrice de ses enfants, Georges savait déjà lire, compter un peu et commençait à écrire. Edouard connaissait toutes les lettres de l'alphabet et commençait à épeler.

Bien que la comtesse s'occupât beaucoup des deux petits, ils ne lui prenaient pas tout son temps. Elle avait pour se livrer à ses pensées, pour réfléchir tristement, les heures pendant lesquelles Georges et Edouard s'amusaient ou reposaient, et entièrement à elle aussi les longues veillées qui commençaient après le coucher des chers mignons.

C'était souvent pendant des heures que Paule s'absorbait dans ses pensées, toujours les mêmes. Sans cesse fouillant la plaie de son cœur, elle la ravivait, la faisait saigner, et trouvait à cette souffrance une âpre satisfaction.

Elle ne tournait plus ses regards vers l'avenir pour l'interroger, lui demander ce qu'il cachait. elle n'osait plus. L'avenir lui donnait le frisson, lui faisait peur. Tout y était si incertain, si sombre, si noir ! Il y a des profondeurs terribles devant lesquelles on recule avec épouvante.

Au lieu de chercher à voir dans cet avenir où il lui semblait entendre gronder la foudre, la comtesse préférait regarder en arrière, et elle se plaisait à évoquer le passé.

Elle se revoyait, jeune fille, à Saint Amand les Vignes. C'est là que, idolâtré par son père, sa mère et son aïeul, le vieux père Rouget, qui vivait encore, c'est là qu'elle avait été réellement heureuse.

Sans doute, en ce temps-là, qui lui paraissait si éloigné, elle avait eu ses contrariétés, ses déboires, ses peines ; elle n'avait pas eu d'amies, ses compagnes jalouses l'avaient accablée de railleries, tournée en ridicule, humiliée et souvent même injuriée, mais qu'était-ce que cela à opposer à ses amertumes de maintenant, à son malheur ?

Et, d'ailleurs, avait-elle fait quelque chose pour gagner les sympathies qui lui avaient été refusées ? Ne s'était-elle pas attiré les sarcasmes qui avaient empoisonné les joies de sa jeunesse ? Elle avait été fière, dédaigneuse, hautaine, elle avait trop laissé voir sa supériorité et elle aussi, à son tour, avait humilié les autres par ses idées de grandeur.

Oh ! ces misérables et folles idées, comme elle en était confuse ! Elles les répudiait, elle se repentait amèrement de les avoir conçues ; mais à quoi lui servaient ses regrets ?

Elle comprenait maintenant que ses parents ne l'avaient pas élevée comme ils auraient dû le faire, qu'ils l'avaient gâtée, qu'ils avaient changé sa nature, faussé son esprit, mal dirigé ses aspirations. C'étaient leurs adulations qui l'avaient rendue fière, vaniteuse, orgueilleuse, ambitieuse. Ils avaient été maladroits, imprudents, imprévoyants. Ils auraient dû faire la guerre à son caractère romanesque, couper les ailes à son imagination, opposer la réalité à ses rêves.

Mais non ; loin de là, ils l'avaient poussée à l'exaltation on lui faisant voir les sommets élevés où elle pouvait atteindre, sans lui montrer la pente par laquelle on en descend pour tomber dans un abîme.

Sans doute, si elle était malheureuse, c'était sa faute, mais ses parents étaient pour beaucoup dans son malheur. Elle leur en voulait bien un peu de n'avoir rien sacrifié à leur orgueil, de n'avoir point su la défendre contre elle-même.

Néanmoins, disons-le, elle aimait toujours tendrement son père et sa mère et son aïeul, plus coupable encore que les autres.

Depuis qu'elle s'était complètement éloignée du monde, c'était rare qu'elle laissât passer une semaine sans écrire ou à sa mère ou à Pierre Rouget. Elle terminait toujours ses lettres par ces mots :

" Je vous embrasse.

Mais elle ne leur disait plus comme autrefois :

" Je n'ai rien à désirer, je suis très heureuse ! "

Toutefois, comme elle avait trop de fierté pour se plaindre et que peut-être elle en aurait été honteuse, elle se gardait bien de rien écrire qui pût permettre de deviner la vérité.

Les réponses du père, de la mère et du vieux Rouget étaient toujours très affectueuses, et Paule voyait qu'elle n'avait pas cessé d'être leur fille et petite-fille adorée.

Pendant longtemps, dans toutes leurs lettres, les braves gens avaient exprimé leur vif désir de revoir leur fille et dit, en le répétant, quel bonheur ce serait aussi pour eux de voir et d'embrasser leurs petits enfants. Mais ils avaient tant de fois écrit à Paule de venir passer quelques jours à Saint-Amand avec ses enfants qu'ils n'osaient plus lui parler de cela. Ils ne lui disaient pas non plus que, puisqu'elle ne venait pas les voir, de seraient eux qui iraient à Grenoble.

Oh ! ce n'était pas qu'ils n'en eussent grande envie ; mais de même que la comtesse leur cachait la vérité, ils ne faisaient point connaître leur situation. Elle était telle qu'ils eussent été fort embarrassés pour trouver l'argent nécessaire au voyage.

Comme nous l'avons dit, Paule avait emporté tout l'argent économisé par ses parents et son grand-père, et même, pour parfaire la somme, on avait emprunté. Ce premier emprunt avait été suivi d'un autre nécessité par la reconstruction de la maison incendiée. La compagnie d'assurances n'avait accordé que 3,000 francs et la dépense totale avait été de 5,000 francs.

Les vigneronns avaient eu trois mauvaises années. la première, la vigne avait été gelée ; la deuxième, la grêle avait saccagé le côteau, hachant les grappes vertes, la troisième, les raisins n'avaient pas pu mûrir.

Les pertes avaient été grosses, on s'était tiré d'affaire comme on avait pu, on avait vécu péniblement, rien de ce qui avait été emprunté n'avait été remboursé ; on était même en retard pour les intérêts.

Pierre Rouget, qui venait constamment en aide à son gendre et à sa fille, était aussi pauvre qu'eux.

Bref, on était dans la gêne et pour longtemps.

Mais ni les époux Pérard ni l'ancien sergent ne se plaignaient. Eux aussi avaient leur fierté.

Ils se disaient bien que leur Paule était dans l'opulence, entourée de luxe, comblée de superflu... elle leur avait écrit tant de fois. " Je n'ai rien à désirer..." seulement, ce n'était pas elle, mais le comte de Verdraine qui était riche.

Bien certainement, ils auraient accepté avec reconnaissance un don de leur gendre millionnaire, mais lui demander quel que chose, oh ! non. jamais !

La comtesse Paule s'intéressait maintenant à ce qui se passait à Saint Amand les Vignes. Pourquoi ? Elle n'aurait probablement pas su le dire. Dans chacune de ses lettres elle priait ses parents de ne pas oublier de lui donner toutes les nouvelles du pays.

On lui parlait des uns et des autres, un peu de tout le monde, de la mort d'un tel, de la naissance du septième enfant des époux L., du mariage de Mlle B. On lui rapportait, pour la faire rire un peu, pensaient Pérard et sa femme, quelques-uns des cancons du village, mais dans aucune lettre elle ne trouvait un mot ou seulement une allusion concernant Etienne Denizot.

La comtesse en éprouvait du dépit, tout en ne voulant pas s'avouer que c'était surtout de son ancien amoureux qu'elle aurait désiré qu'on lui parlât.

Elle finit par demander à sa mère pourquoi elle ne lui parlait jamais de M. Etienne Denizot.

— Ton père et moi nous avions peur de te contrarier, disait Mme Pérard, répondant à sa fille ; mais puisque tu nous demandes des nouvelles d'Etienne, voici ce que j'ai à te dire : Après ton départ de Saint-Amand, il a été très malheureux et l'on a craint un instant qu'il ne devienne fou ; mais grâce à sa mère et à Mélie la bossue, qui ne lui ont pas épargné les bonnes paroles, il a fini par prendre le dessus. Malgré cela, il y a toujours en lui un fond de tristesse et tout le monde sait bien qu'il te regrette, quoiqu'il ne parle jamais de toi à personne.

Plusieurs fois on a voulu le marier, on lui a offert les plus beaux partis ; il a refusé. Il veut rester vieux garçon, c'est connu maintenant, il ne s'en cache pas et l'on trouve cela singulier, il faut bien croire qu'il pense toujours à toi, qu'il ne peut pas t'oublier.

Mme Denizot vit toujours, promet de vivre longtemps encore, et Etienne est très bon pour elle. C'est toujours le bon fils que tu as connu.

— Il y en a qui disent qu'il a vieilli ; moi, je ne trouve pas, sauf sa figure qui a un peu maigri et n'est plus aussi rougeaudé, il est toujours le même.

La Mélie, auprès de Mme Denizot, est devenue une brave fille, elle est très entendue dans la maison et son dévouement à ses maîtres est admirable. Etienne et sa mère l'ont en grande amitié et elle est aujourd'hui aimée de tout le monde comme autrefois elle en était détestée.

Etienne a hérité de son oncle et parrain Firmin Mouillot, qui était bien plus riche qu'on ne le pensait, car il y avait, en plus de ses terres, plus de trente mille francs en argent. Tout de suite Etienne a acheté une ferme, la ferme des Vignolles, et a pris deux autres domestiques, ce qui ne l'empêche pas de travailler beaucoup, comme par le passé, et d'être toujours le premier et le dernier à l'ouvrage.

Tout lui réussit ; il fait des affaires d'or et tout le monde s'accorde à dire qu'il deviendra riche, très riche.

En lisant, Paule sentait battre son cœur, elle était palpitante d'émotion et des larmes mouillaient ses paupières.

Quand elle eut lu la dernière ligne, elle murmura :

— Oh ! tant mieux, tant mieux !

Elle s'étonna de cette émotion qu'elle éprouvait, de l'espèce de joie égoïste qui pénétrait en elle. Pourquoi donc était-elle ainsi ?

— Était-ce parce que Etienne pensait toujours à elle, ne l'avait pas oubliée ? Mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Non, ce n'était pas cela ; c'était plutôt la satisfaction d'apprendre que son ami d'enfance réussissait dans toutes ses entreprises, prospérait, s'enrichissait.

Mais les jours suivants, elle s'étonna de nouveau et plus encore en s'apercevant qu'Etienne était constamment dans sa pensée, que, malgré ses efforts pour l'en éloigner, il y revenait toujours.

Sans cesse il lui apparaissait timide, attristé, embarrassé, avec sa bonne figure si franche, si expressive, ses yeux doux, qui lui disaient tant de choses qu'elle n'avait pas voulu entendre.

Il était bon, dévoué, soumis, prêt à tout faire pour elle ; et comme il était sincère et respectueux, l'amour qu'elle lui avait inspiré.

Et elle se disait, entre deux soupirs :

Ah ! oui, il m'aimait, il m'aimait bien, et il m'aurait toujours aimée, lui !

C'était des regrets nettement exprimés.

À un autre moment, elle se rappelait les paroles de sa marraine à son lit de mort et la conversation qu'elle avait eue avec Mélie quelques jours avant son mariage. Toutes deux, la vieille tante Françoise et la bossue lui avaient dit :

— Réfléchissez, prenez garde, vous vous trompez, le bonheur n'est pas où vous voulez aller ; il est près de vous, le bonheur, prenez-le !

Elle n'avait pas compris, elle n'avait pas cru, elle était fatalement entraînée.

À un moment, profondément remuée par les paroles de la bossue, elle lui avait répondu :

— Il faut que ma destinée s'accomplisse !

Eh bien ! sa destinée s'accomplissait.

Et quelle destinée !

Sa pensée s'égara, essayait de se perdre dans le dédale de ses souvenirs de jeune fille ; mais c'était toujours pour revenir à Etienne avec plus de persistance.

— Ah ! il ne m'aurait pas rendu malheureuse, lui !

Elle répétait cette phrase souvent.

N'était-ce pas encore l'expression de tardifs regrets ?

Eh bien, oui, elle en était arrivée à regretter son aveuglement, sa folie, et d'avoir donné son amour à un inconnu passant à cheval dans la rue, sous sa fenêtre. Elle reconnaissait qu'elle avait eu tort de ne pas épouser Etienne. Eblouie par un séduisant mirage, le bonheur, le bonheur vrai, s'était offert à elle, et elle l'avait repoussé.

Elle se disait cela, se le répétait et continuait de s'étonner d'avoir de pareilles pensées.

Un jour qu'elle regrettait plus amèrement que jamais d'avoir passée à côté du bonheur en détournant la tête, et se disait qu'elle aurait toujours été heureuse avec Etienne. Georges et Edouard vinrent tout à coup se jeter dans ses bras.

Elle tressaillit dans tout son être et, pendant un long instant, resta comme terrifiée.

Elle se remit cependant et en embrassant les chéris avec frénésie, elle murmura :

— Ils seraient ses enfants, à lui !

Comme on le voit, il se faisait en elle un travail progressif dont, sans en être absolument inconsciente, elle ne prévoyait certainement pas les conséquences.

Dans une lettre qu'elle reçut de son père, elle lut avec stupeur le passage suivant :

« Peu de temps après la mort de la pauvre petite Isabelle qui, comme tu nous l'as écrit, a été jetée dans la rivière par un scélérat resté inconnu, il y eut dans notre canton une enquête concernant Etienne Denizot, et le maire de Saint-Amand eut trois fois la visite des gendarmes.

« Il y a quinze jours, Etienne ignorait encore à quel propos la justice s'était occupée de lui.

« Il faut croire que la chose le taquinait et il voulut savoir.

« Il s'adressa à un ami qu'il a à Dijon, lequel connaît plusieurs magistrats. On a dit le fin mot de l'affaire à ce monsieur, et c'est ainsi qu'Etienne a appris qu'on l'avait un instant soupçonné d'avoir commis par vengeance l'horrible crime du château de Verdaine.

« Juge si Etienne a été étonné ! On l'est à moins. »

La comtesse se dressa comme mue par un ressort, les yeux pleins de flammes.

— Infamie ! s'écria-t-elle rouge d'indignation.

Puis ayant un sanglot dans la gorge, elle murmura :

— Oh ! l'avoir soupçonné, lui !

Cette fois, Paule n'avait pas à s'étonner de prendre aussi énergiquement la défense de celui qui l'avait tant aimée.

Elle le connaissait ; elle savait que cet homme bon et loyal, que ce cœur d'élite, loin d'être capable de commettre un crime ne voudrait pas avoir seulement la plus petite chose à se reprocher.

IX

L'ABANDON

Un matin, Julie entra toute effarée dans la chambre de sa maîtresse, qui venait de se lever et était occupée à sa toilette.

— Eh bien ! Julie, qu'avez-vous donc ? Que se passe-t-il ?

—Ah ! madame, ah ! madame !

A une autre époque, déjà lointaine, les cris de la femme de chambre auraient singulièrement effrayé Paule ; mais, maintenant, s'il ne s'agissait pas de ses enfants, elle était difficile à émouvoir ; or, elle venait de voir et d'embrasser Georges et Edouard, elle était donc parfaitement tranquille.

—Voyons, Julie, fit-elle, qu'avez-vous à me dire, parlez !

—Est-ce que madame sait que M. le comte devait partir pour un long voyage ?

—J'ignorais cela, Julie, mais expliquez-vous.

—Eh bien ! madame, M. le comte est parti sans dire où il allait.

—Ah ! fit Paule, sans paraître surprise.

Elle avait pressenti son abandon complet.

—Quand M. de Verdraine est-il parti ? demanda-t-elle.

—Il n'y a qu'un instant, madame, et il n'est peut-être pas encore à la gare.

—Le voyage de M. de Verdraine est sans doute nécessité par ses affaires, dit Paule avec une sorte d'indifférence. Est-ce qu'il a emmené son valet de chambre ?

—Non seulement il ne l'a pas emmené, madame, mais il l'a congédié, et dès aujourd'hui Louis va se mettre à la recherche d'une nouvelle place.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la comtesse.

—Hier soir, reprit la femme de chambre, M. le comte est rentré un peu après onze heures ; il a donné l'ordre à Louis de descendre dans son appartement deux grandes malles et, seul, il a passé une partie de la nuit à remplir ses malles de toutes les choses qu'il voulait emporter. Il n'a pas dû rester longtemps couché, car à sept heures il était levé, il a sonné Louis : c'était pour lui dire qu'il n'avait plus besoin de ses services et pour lui régler son compte. A sept heures et demie, une voiture du chemin de fer s'est arrêtée devant l'hôtel, on a descendu les malles et... voilà, madame la comtesse.

Je descendais de ma chambre quand Louis m'a appris ce qui se passait ; je voulais vous prévenir tout de suite, mais M. le comte me l'a défendu avec un air et un regard !...

—Avant de partir, M. de Verdraine a-t-il demandé à voir ses enfants ?

La femme de chambre secoua la tête.

Le même pli amer reparut sur les lèvres de la comtesse.

—Madame, dit Julie, il y a autre chose encore.

—Quelle est cette autre chose ?

—Il paraît que M. le comte a vendu ses chevaux et ses voitures et que, comme Louis, le cocher et le valet de pied ont été congédiés. Aujourd'hui même on doit venir prendre les chevaux et les voitures.

La comtesse resta un instant la tête inclinée sur sa poitrine. Toujours impassible, elle gardait son sang-froid, mais son beau visage avait une pâleur d'ambre.

Elle se redressa et répondit :

—M. de Verdraine quittant Grenoble et son absence devant être longue, il a eu parfaitement raison de ne pas garder ses chevaux, ses voitures, son cocher et sont vale de pied, qui eussent entraîné à des dépenses inutiles. Depuis longtemps les voitures étaient entièrement à l'usage de M. le comte, moi, je ne sors plus, si ce n'est pour aller à l'église avec mes enfants ou les accompagner dans leurs promenades, et toujours nous allons à pied, ce qui est préférable pour la santé de Georges et d'Edouard. Oui, M. de Verdraine a bien fait. Avez-vous encore quelque chose à me dire, Julie ?

—Non, madame.

—C'est bien, je vous remercie, vous pouvez me laisser.

—Madame la comtesse n'a pas besoin de moi.

—Pas pour le moment ; si vous m'êtes nécessaire, je vous appellerai.

—Bien, madame, dit la femme de chambre.

Et elle se retira.

La comtesse poussa un long soupir et se laissa tomber sur un siège.

—Je m'attendais à recevoir ce nouveau coup, se dit-elle, mais il ne m'a pas frappée aussi violemment que je le craignais ; c'est singulier comme mon pauvre cœur meurtri s'est vite refroidi ; je suis devenu presque insensible à tout ce qui me vient de lui, à tout le mal qu'il me fait.

Il est parti comme un homme qui s'enfuit, se croyant pour suivi par des monstres imaginaires. Il est parti, il est passé à quelques pas de la chambre de ses enfants et rien n'a remué en lui, aucun des fibres de son cœur n'a eu une vibration ; il est parti sans les avoir embrassés, sans les avoir vus, peut-être même n'a-t-il pas pensé à eux ! Oh ! le malheureux !

Mais qu'est-il donc réellement cet homme ? Qu'y a-t-il donc dans son cœur et dans son âme ? Rien, il n'y a rien, rien !... Oh ! époux indigne, père dénaturé ! !

Elle avait les yeux pleins de larmes, elle les essuya et reprit :

—Est qu'il y a beaucoup d'hommes pareils ? Non, non, c'est impossible, il n'existe que celui là dans le monde, et c'est à lui, à lui que j'ai donné ma jeunesse, que j'ai livré les trésors renfermés en moi ! Oh ! le misérable !

Ainsi, me voilà abandonnée, et mes enfants, mes pauvres enfants n'ont plus de père !

Que de lâchetés, que d'infamies, mon Dieu !

Cependant je n'ai rien à me reprocher, j'ai été pour lui ce que je devais être, tout ce que je pouvais être. Pour l'arrêter, pour le retenir sur la pente où je le voyais glisser, je lui ai vainement crié. Prenez garde ! Vainement j'ai fait appel à sa dignité, à son honneur et cherché à le ramener aux sentiments de son devoir. Ma voix, mes larmes, mes terreurs ont été impuissantes. Esclave de mes passions, il ne se laisse diriger que par elles, il n'obéit qu'à elles.

Jusqu'où ira-t-il ? Où s'arrêtera-t-il ? Ah ! je n'en sais rien ! je ne vois partout que de sombres et profonds abîmes !

Les orages éclatent, le désastre commence, je l'avais prévu, je n'ai plus à attendre que des coups de tonnerre !

Mes enfants... Ah ! si je n'avais pas mes enfants !... Qu'est-ce que je dis, mon Dieu ! Est-ce que ma raison s'égare ? Mais si je ne les avais pas, mes chers petits, est-ce que je pourrais vivre ? Ah ! je n'aurais plus qu'à mourir !

Elle se dressa d'un bond, et, échevelée, le regard brillant, farouche, elle s'élança hors de sa chambre et courut à celle de la gouvernante qui, à ce moment, habitait Georges et Edouard.

Paule se jeta sur les deux garçonnetts avec une espèce de fureur, les entoura de ses bras et les serra convulsivement, ayant l'air de leur demander pardon d'une horrible pensée, elle les dévorait de caresses passionnées, délirantes.

Les mignons, avec de petits cris joyeux, rendaient à leur mère ses baisers : ils étaient contents, ils riaient, ils riaient les pauvres petits !

Quand la comtesse écoeuvée, prise de dégoût, se sentait de faillir, c'était ainsi qu'elle venait demander à ses enfants de la reconforter, de lui donner des forces nouvelles, de raffermir son courage, c'était dans leurs caresses qu'elle puisait la résignation.

Elle ignorait où le comte était allé, de quel côté il s'était dirigé, mais que lui importait ? N'avait-elle pas deviné qu'il était allé rejoindre Mme de Brogniès ? Si cette femme était en Italie, c'était la route d'Italie que le comte avait prise. Il était allé là où Mme de Brogniès l'attendait.

Ce qui se disait dans la ville, nous le laissons à penser

Toutefois, comme on ne connaissait pas la nature des relations qui existaient entre le comte et Mme de Brogniès, et que M. de Miray, sur ce point, avait cru devoir garder le silence, on ne pouvait pas dire que M. de Verdraine avait abandonné sa femme et ses enfants pour aller vivre avec la belle Piémontaise.

Quelques personnes devinrent peut-être la vérité, mais elles gardèrent pour elles ce qu'elle pensaient.

Quinze jours s'étaient écoulés. Aucune nouvelle de M. de Verdraine.

La somme que le comte donnait chaque mois pour les dé-

penses de la maison s'était épuisée et il y avait à payer certains fournisseurs et les gages des trois femmes qui étaient restées au près de la comtesse.

Paule se demanda comment elle allait faire.

Le boucher et le boulanger se présentèrent.

On les pria, de la part de la comtesse, de vouloir bien revenir le lendemain.

C'était déjà arrivé plus d'une fois ; mais maintenant que le comte était on ne sait où, c'était de mauvais augure. En se retirant les deux fournisseurs murmurèrent :

— Ça va mal.

Le lendemain, cependant, ils furent payés, et aussi les autres et aussi les gages des domestiques.

La veille, dans la soirée, la comtesse avait fait venir chez elle un riche bijoutier de la ville, et en lui recommandant le secret absolu, lui avait vendu trois mille francs des boutons d'oreilles qui pouvaient en valoir cinq mille.

A quelques jours de là, vers trois heures de l'après-midi, comme elle était avec ses enfants, on lui annonça la visite de M. Percier, le notaire du comte de Verdraine.

Elle le reçut dans son petit salon.

— Madame la comtesse, dit le notaire, avant de s'éloigner de Grenoble, M. le comte de Verdraine a cru devoir me charger de ses affaires ou pour autrement dire me nommer son mandataire.

Paule s'inclina silencieusement.

— J'ai d'abord voulu me récuser, continua le notaire, mais M. de Verdraine a mis une telle insistance qu'il m'a fallu me rendre à ses desirs.

— M. de Verdraine ne pouvait mettre ses affaires en de meilleures mains, répondit Paule.

— Je le veux bien, madame la comtesse ; mais à remplir un mandat, tout n'est pas agréable, il y a des choses difficiles, pénibles.

Et comme le notaire hésitait :

— Continuez, monsieur, continuez, lui dit la jeune femme.

— Eh bien, madame la comtesse, par ordre de M. le comte, j'ai mis cet hôtel en vente...

— En vente l'hôtel de Verdraine !

— Oui, madame la comtesse, et j'ai trouvé un acquéreur et l'hôtel est vendu.

— Vendu, l'hôtel de Verdraine vendu !

— Oui, madame la comtesse, je viens vous l'annoncer et vous dire en même temps que l'acquéreur désire entrer immédiatement en possession de son immeuble ; vous allez être forcée de quitter l'hôtel d'ici quinze jours ; c'est un court délai, oui, bien court ; mais je ferai en sorte que trois semaines vous soient accordées.

Paule était stupéfiée.

— Heureusement, poursuivit le notaire, nous entrons dans la belle saison et l'on ne va pas tarder à quitter la ville pour aller s'installer à la campagne. Verdraine est un séjour très agréable mais peut-être ne tenez-vous pas y aller, à cause des souvenirs douloureux... Dans ce cas, vous avez la ferme des Bergères. Mme la comtesse, où l'habitation des maîtres, bien meublée est des plus confortables. Du reste, je ne dois pas vous cacher que le désir de M. le comte serait que vous alliez demeurer aux Bergères. Vous seriez là...

— C'est bien, monsieur, c'est bien, interrompit Paule d'un ton sec : soyez tranquille, je trouverai toujours quelque part, respirez, le toit d'une chaumière sous lequel je pourrai m'abriter avec mes enfants.

— Oh ! madame la comtesse !

— Mes paroles, monsieur, n'ont rien de blessant pour vous. Ainsi, par ordre de M. de Verdraine, vous avez vendu le vieil hôtel de sa famille !... Est-ce que mon mari avait le droit, sans mon consentement de faire cette vente ?

— Parfaitement, madame la comtesse.

— Mais j'ai des enfants, monsieur, et il me semble qu'ils ne donnent entre autres droits, celui de défendre leurs intérêts.

— Assurément.

— Et vous dites que je n'ai pas à intervenir dans les actes de M. de Verdraine ?

— Madame la comtesse ne se souvient-elle pas qu'elle a donné à M. le comte plein pouvoir...

— Ah ! oui, je me rappelle, j'ai signé chez vous, il y a un an...

— Le pouvoir.

— En vertu duquel mon mari a le droit de vendre tout ce qu'il possède, de se ruiner, de ruiner ses enfants !

— Hélas ! oui, madame.

— Et j'ai signé cela, j'ai signé ! murmura-t-elle d'une voix creuse.

— Je ne savais pas, madame la comtesse, je vous jure que j'ignorais...

— Hé, monsieur, répliqua Paule avec vivacité, je ne vous accuse pas ; vous êtes notaire, vous faites votre métier, c'est moi que j'accuse, que je blâme... On m'a tendu un piège dans lequel je suis tombée... Ah ! si j'avais su... Mais une femme ne sait pas toujours ces choses-là. Si un jour mes enfants, les derniers des Verdraine, monsieur, si un jour mes enfants sont sans asile et sans pain, ce sera ma faute, j'aurai permis qu'ils fussent dépouillés. Ah ! je suis une malheureuse !

Monsieur Percier, en votre qualité de mandataire de M. le comte de Verdraine, vous devez être en correspondance directe avec lui. Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire où se trouve actuellement M. de Verdraine ?

Le notaire eut l'air de ne pas avoir entendu.

La comtesse répéta sa question.

— Madame la comtesse, dit le notaire, visiblement embarrassé, je vous prie de ne pas m'interroger à ce sujet, je ne puis vous répondre.

— Je ne vous interroge plus, monsieur, répliqua froidement la comtesse ; je ne savais pas qu'il vous fût défendu de me donner quelques renseignements, veuillez me pardonner ma curiosité. Mais, monsieur, puisque vous êtes chargé des affaires de M. le comte de Verdraine, de toutes ses affaires, vous plaît-il de me dire quelles dispositions a prises M. de Verdraine, de concert avec vous, pour que sa femme et ses enfants puissent vivre ? Oh ! je ne dis pas grandement, mais au moins sans manquer des premières choses nécessaires à la vie. Je ne vous cache pas, monsieur, et vous pouvez en informer M. de Verdraine, que je vais me trouver d'ici peu absolument sans argent.

— Madame la comtesse, répondit le notaire, M. le comte, en ce qui vous concerne, ne m'a donné aucune instruction.

— Oh ! fit Paule, en voilant son visage de ses mains.

— C'est évidemment un oubli...

— Un oubli, un oubli ! s'écria la malheureuse frémissante et ne pouvant plus se contenir ; oh ! tenez, monsieur, c'est horrible, c'est monstrueux !

— De grâce, madame la comtesse, calmez-vous, dit le notaire de plus en plus mal à son aise et comme honteux, il n'y a là, je vous le répète, qu'un oubli, un déplorable oubli ; car, comme vous le dites justement, il faut que vous et vos enfants puissiez vivre. Je prends sur moi, madame la comtesse, de vous remettre chaque mois mille francs.

Je n'ai pas cette somme sur moi ; mais demain je vous la ferai remettre par mon premier clerc contre un reçu. Cet arrangement vous convient-il ?

— Je n'ai pas le droit d'être exigeante.

— Vous installerez-vous à Verdraine ou à la ferme des Bergères ?

— Je ne sais pas encore, monsieur, je verrai. Je vous ferai savoir ce que j'aurai décidé. Dans tous les cas, je ne serai plus ici dans huit jours.

— Madame la comtesse n'a pas besoin de tant se presser.

— L'hôtel de Verdraine est vendu, monsieur, je ne suis plus ici chez moi.

Le notaire ne trouva rien à répliquer ; il salua la jeune femme et se retira en disant :

— A revoir, madame la comtesse.

— A revoir, monsieur.

Huit jours plus tard, la comtesse Paule était installée avec ses enfants aux Bergères, à quatre lieues de Grenoble et à six kilomètres de Verdaine.

Après avoir remercié de leurs bons services sa femme de chambre et la gouvernante, elle les avait congédiées en leur disant : A Julie, que la situation dans laquelle elle se trouvait ne lui permettait plus d'avoir une femme de chambre ; à l'autre, que, se retirant pour toujours à la campagne, elle allait avoir tout le temps de s'occuper uniquement de Georges et d'Edouard.

La gouvernante qui, déjà, s'était attaché aux enfants, fut désolée d'être forcée de les quitter et versa des larmes.

La femme de chambre ne se montra pas aussi affectée ; elle ne tenait pas à s'éloigner de Louis, son ancien camarade, qui lui avait compté fleurette et promis le mariage.

La comtesse n'avait gardé que Marianne, la vieille cuisinière, qui avait été pendant dix années au service du marquis de Verdaine et de la baronne de Bressac.

La brave femme avait déclaré à sa maîtresse, en pleurant très fort, qu'elle ne voulait pas la quitter ; que n'ayant nullement besoin d'argent, elle la se virait pour rien ; que enfin, si madame la comtesse la renvoyait, elle irait se précipiter dans l'Isère.

Mais nous devons dire que Paule n'avait point eu la pensée de congédier Marianne ; elle tenait à la conserver, au contraire, en souvenir du vieux marquis et de la vieille baronne. D'ailleurs, pour elle et ses enfants, elle avait besoin d'une personne de confiance, et la fidélité et le dévouement de la vieille domestique étaient à toute épreuve.

A la grande joie de Georges et d'Edouard, la comtesse avait fait venir aux Bergères Miro, le bon chien Miro. Il avait dû beaucoup s'ennuyer au château, car il avait maigri et son long poil d'épagneul, n'était pas soyeux et luisant comme les années précédentes. Il ne parut point dépaysé de se trouver aux Bergères, qu'il connaissait, ayant rendu de fréquentes visites au fermier et à la fermière.

Du reste, Miro fut enchanté de revoir la comtesse et surtout Georges et Edouard, qui étaient plus encore ses amis que ses maîtres. Il partagea la joie des deux enfants et il ne cessait de leur témoigner par de joyeuses gambades et toutes sortes de caresses, combien il était heureux de se retrouver avec eux.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LA QUATRIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LA MISÉRABLE

EUARD & McDONALD

FABRICANTS DE

POELES, CHEMINÉES DE CUISINE et FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

AU BON MARCHÉ — MAISON — Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été
commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Seersuckers, 2½ la verge on montant. Indiennes, belles couleurs, 6c la verge, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à Jupes, 7c. Toile à Essuie-mains, 6c et plus. Toile de table, pure, 15c la verge. Chambray, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à Robes, toutes réduites : une ligne à 4c la verge ; une bonne qualité, 5c la verge, et tout laino, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Gronadino noire, à 10c la verge, valant 20c.

Cachemires noirs, tout laino

Valours spéciales à 45c, valant 60c ; à 50c valant 70c ; à 55c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra : 25c valant 35c ; 45c valant 60c ; 50c valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00. Venez voir ces lignes : 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.10. 1 caisse, sole Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises portées, panneaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe portée, autrefois vendu à 60c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la verge, on montant, jolis patrons.

SOUS-VÊTEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.

BAS—Bonnes palettes à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.

GANTS—En Solo à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid : 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS et MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.

RUBANS—Réduits à un tiers du prix : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.

MOUCHOIRS—2 pour 5c ; avec bords de couleurs : 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 49c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS ; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869, Rue Notre-Dame Ouest, 1871

MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confection ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc. ; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des cartons sur les modes, l'étiquette, le savoir vivre, l'économie domestique et cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis. Des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez : J. LESSARD & Cie, boîte de poste 1110, Montréal.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- LE REMORDS D'UN ANGE 15c.
- AMOUR ET CRIME, 1er vol. 15c.
- LA HAINE 2e vol 15c.
- LES ORPHELINES 15c.
- LE CHOLÉRA 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL 5c.
- TROIS ANS EN CANADA 25c.
- PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE
BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT
LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & C^{IE}

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE

LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez

WURTELE & C^{ie}, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL

LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS

NUMEROS PARUS

- La Femme au doigt coupé
- Les Trois Chercheurs de pistes
- La Tolle Noire
- Tolla
- L'Abime
- Le Banquier des Pirates, 1re série
- L'Archipel en feu, 2e série
- Tancrède de Rohan
- Nora
- Le Petit Vieux des Batignoles
- L'Épave du Cynthia, 1re série
- Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
- La Rose Blanche, 1re série
- Le Dernier des Enfants d'Édouard, 2e sér.
- L'Incendiaire
- Le Duel au Désert
- Le Pêcheur de Perles, 1re série
- Les Frères de la Côte, 2e série
- Les Voleurs de Chevaux, 1re série
- La Chasse aux Brigands, 2e série
- Le Peau Rouge, 3e série
- Le Crime de Pierrestite, 1re série
- La Révélation, 2e série
- Colomba, 1re série
- La Vengeance Corse, 2e série
- Le Fou Yégo, 1re série
- L'Évasion, 2e série
- Le combat de Falkenstein, 3e série
- Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
- La Fille de Margared, 2e série
- L'Héritage Fatal, 1re série
- Le Jettatore, 2e série
- Le Diamant Caché, 1re série
- La Belle, 2e série
- Le Testament du Commandeur, 3e série
- La Famille Corso
- Le mort de Pierre Duvernay, 1re série

- La Folle, 2e série
- Le Sacrifice de Germaine, 3e série
- La Vengeance, 4e série
- La Justice de Dieu, 5e série
- L'Honnête Criminel
- Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série
- Bon sang ne peut mentir, 2e série
- Valérie, 3e série
- Une Évasion à la Guyane, 1re série
- Les Millions du Nabab, 2e série
- L'Arme Révélatrice, 3e série
- Le Comte d'Olligny, 4e série
- Le Parricide, 5e série
- Vingt ans à la Bastille
- Néïda
- Ginevra
- La Chasse à l'Héritage, 1re série
- Le Bal Masqué, 2e série
- Les Deux Sœurs, 3e série
- Le Revenant, 1re série
- Tom Sandons, 2e série
- L'Œil de Vichnou, 3e série
- L'homme à l'oreille cassée, 1re série
- Le colonel Fougas, 2e série
- Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord
- 2e série, La "Brûle-Gueule"
- 3e série, Philopen le Poulpican
- 4e série, Chouans et Républicains
- 5e série, A coups de fusil
- 6e série, L'Enlèvement de Jeanne
- 7e série, Kernou
- 8e série, A la Balounette
- 9e série, Le secret de Philopen
- 10e série, Crochetout
- Le dernier des Trémolins

- Le mangeur de Poudre
- L'assassinat de Versailles
- Le crime de la rue Saint-Laurent
- 1re partie, Le Meurtre
- 2e partie, La chasse à l'homme
- 3e partie, L'Expiation
- La Mort d'un For at :
- 1re partie, L'Évasion du Bague
- 2e partie, Forçats et Gendarmes
- 3e partie, La Mort de Rouget
- Le Condamné à Mort :
- 1re partie, Le Mort Ressuscité
- 2e partie, L'Échafau.
- Les Ecumeurs de Rivières
- 1re partie, Les Débutants
- 2e partie, A la Recherche de son Père
- 3e partie, Père et Fils
- La Nuit Sanglante :
- 1re partie, Le Réveillon de M. Denis
- 2e " L'Inspecteur de Police
- 3e " Le Lit de Mort
- L'Assassiné Vivant :
- 1re partie, Le Crime
- 2e " Disparu
- 3e " Le Détective et 1re partie de
- Floral
- 2e partie, Dans les Mines
- 3e " La Famille Charlot
- L'Artre du Crime :
- 1re partie, Les deux bandits
- 2e " Un vol sinistre
- 3e " L'amour c'est le ciel
- 4e " La chasse aux médailles
- 5e " Le Meurtre
- 6e " Un Amour Secret
- 7e " Le Fils du Condamné
- 8e " La Fée des Saules
- 9e " La Fiancée de la mort
- 10e " Une Nouvelle à sensation
- 11e " Le Châtiment
- Le Chemin des Larmes :
- 1re partie, Un Amour déçu
- 2e " La demande en Mariage

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

LA FIN DES TEMPS APPROCHE

LE GRAND JOUR ARRIVE !

\$300.00 A ETRE DONNÉES **\$300.00**

LE 8 OCTOBRE 1888

— Quoi ? — Eh bien !

— Voulez-vous savoir ? — Nous allons vous le dire.

— LISEZ —

ENEZ ACHETER LES NUMEROS DE LA "BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS" QUI VOUS
MANQUENT DEPUIS LE 8 AVRIL 1888.

— REFLECHISSEZ —

POUR PASSER L'HIVER **\$200.00** VOUS VOILA DEJA RICHE

Le 8 OCTOBRE, GRAND TIRAGE des

PRIMES de LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

\$200 pour la 1re Prime. — 100 primes de \$1.00 chacune.

La BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est en vente dans tous les Dépôts de journaux et
Bureau du Journal, 1540 rue Notre-Dame.

HATEZ-VOUS ! QU'ON SE LE DISE ! HATEZ-VOUS !